

LA SOCIOLOGIE DU PRÉSENT

Bernard Paillard

Le Seuil | *Communications*

2008/1 - n° 82
pages 11 à 48

ISSN 0588-8018

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-communications-2008-1-page-11.htm>

Pour citer cet article :

Paillard Bernard, « La sociologie du présent »,
Communications, 2008/1 n° 82, p. 11-48. DOI : 10.3917/commu.082.0011

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Bernard Paillard

La sociologie du présent

Edgar Morin consacre une grande section de son livre *Sociologie*, un recueil d'articles, à ce qu'il appelle la « sociologie du présent »¹. La première partie, de facture théorique, explique ce qu'il entend par sa méthode dite « *in vivo* », explicitant certains « principes d'une sociologie du présent », rappelant la nécessité d'une « démarche multidimensionnelle en sociologie ». L'autre, qui reprend divers articles publiés dans des revues scientifiques ou dans des organes de presse, formule des « diagnostics » sur divers phénomènes sociaux contemporains. Pas d'unité thématique dans ces rubriques. Leur diversité témoigne que la « sociologie du présent » n'est pas une spécialisation disciplinaire. Elle ne consacre donc pas un sous-ensemble d'une réalité sociale découpée en une pluralité de « champs » académiquement reconnus. L'hétérogénéité de ces reprises s'échelonnant de 1959 à 1972 renvoie à une autre façon de concevoir l'interrogation sociologique. Car cette diversité dissimule une intention commune et un même questionnement. Elle ausculte les symptômes variés des crises multiformes que suscitent les évolutions de la société française des années 60, des premières expressions d'un malaise dans la civilisation du bien-être à celles liées à l'émergence de la conscience écologique au début des années 70.

Ces articles peuvent paraître datés, et la sociologie du présent sembler très secondaire, la renommée de l'auteur étant aujourd'hui plus liée à son aventure de *La Méthode*². La sociologie du présent, à laquelle seul le nom d'Edgar Morin semble attaché, ne correspond-elle qu'à une période d'avant maturité ? Le cheminement théorique qui suit *Le Paradigme perdu*³ est-il en continuité ou en opposition avec le parcours en sociologie de l'auteur de *L'Esprit du temps*⁴ ? Cette nouvelle orientation opère-t-elle une évolution, voire une rupture épistémologique ? Et, pour paraphraser ce que certains ont dit de Marx⁵, n'y aurait-il pas un « jeune » et un « vieux » Morin, *La Méthode* jouant le rôle du *Capital* ?

Examiner ces questions nécessite de revenir sur cette période peu connue, les textes parus dans *Sociologie* ne livrant que peu d'éléments. Aussi cet article tente-t-il de soulever légèrement ce voile :

- en remémorant une histoire à laquelle j'ai directement participé ;
- en explicitant les notions centrales sur lesquelles repose la sociologie du présent ;
- en rappelant les points importants de la méthode d'enquête dite « *in vivo* ».

REPÈRES HISTORIQUES

C'est sans doute à partir de 1960, avec la création du Centre d'études des communications de masse (CECMAS)⁶ à la 6^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE)⁷, qu'Edgar Morin commence à structurer cette sociologie du présent. Sans pour autant l'asseoir, à cette époque, sur des formulations méthodologiques et théoriques. L'heure est plus à l'exploration de quelques intuitions déjà décelables chez lui à l'époque de la revue *Arguments*.

Un journalisme sociologique (1945-1946).

On pourrait même avancer que, dès son premier ouvrage, l'auteur de *L'An zéro de l'Allemagne*⁸, s'adonnant à une sorte de reportage sociologique, d'histoire au présent, manifeste une curiosité tant empirique que théorique. Edgar Morin⁹ profite de son séjour et de ses fonctions pour parcourir un pays en ruine. Les informations des services de renseignements auxquelles il a accès, ses observations directes de « terrain » nourrissent ses interrogations. Comment un pays d'une tradition culturelle aussi riche a-t-il pu produire le nazisme ? Comment, sur quelles bases, avec quelles forces sociales le reconstruire ? S'il ne faut pas toujours voir, dans les premiers écrits d'un auteur, la forme embryonnaire de ce qu'il développera plus tard, il est pourtant remarquable que *L'An zéro de l'Allemagne* témoigne d'une des caractéristiques de la sociologie du présent : s'interroger sur le *hic et nunc*. Non pour lui-même, mais pour, dans une perspective historique, vivre la tension passé/présent afin de déceler les germes d'avenir. Il est certain que la formation universitaire d'Edgar Morin, son goût pour l'histoire ont joué un rôle déterminant. De même, ses activités militantes et journalistiques ne sont pas étrangères à une approche qui entend concilier le travail empirique et la réflexion théorique. Car c'est bien une

autre caractéristique de cette sociologie du présent : partir des faits pour questionner des réalités sociales sous-jacentes dont ils sont les symptômes. Cela dans le contexte des transformations de tous ordres qui ont accompagné ce que Jean Fourastier a appelé les « trente glorieuses ».

Le rôle de la revue « Arguments » (1956-1962).

La revue *Arguments*¹⁰ voit alors sourdre des questionnements qui ne quitteront plus l'auteur de *L'Homme et la Mort*¹¹. Ce bulletin, lieu de confrontation de thèses et d'idées, aborde des thèmes qui, surgissant d'un monde en pleine mutation, surprennent des intellectuels issus de la mouvance marxiste. Comme le dit son troisième manifeste (1961, c'est-à-dire peu avant l'autodissolution de la revue), il s'agit d'« ouvrir des débats, organiser des confrontations sur les grands problèmes de l'heure¹² ». Aussi, à côté de livraisons sur des thèmes politiques, auxquels on peut naturellement s'attendre de la part d'intellectuels en rupture de ban avec le marxisme officiel, la revue propose des numéros sur des questions aussi diverses que « la crise française », « l'amour-problème », « le problème cosmologique », « les difficultés du bien-être », « la crise des intellectuels ». Des articles abordent les questions de la jeunesse, de la sexualité, de la consommation, du devenir du travail avec l'automatisation, de celui de la civilisation technicienne (influence de Georges Friedmann), etc. Bien qu'ouverte aux recherches en sciences sociales et humaines, *Arguments* n'est pas une revue de sociologie. Mais, en voulant comprendre « la mondialisation des problèmes, l'ère planétaire de la technique, le sort et les expériences de notre vie réelle et imaginaire, privée et publique », elle entend « dégager un nouvel esprit de recherche et de discussion, à la fois attentif au présent et anticipateur, lucide et prospecteur »¹³.

Une étape capitale : « L'Esprit du temps » (1962).

Cette attention au contemporain marque *L'Esprit du temps*¹⁴. L'ouvrage, prolongeant les écrits sur le cinéma et les stars¹⁵, ne questionne pas seulement les *mass media* et la *mass culture*. Car il plonge au cœur de la mythologie qui accompagne l'essor technique, industriel et consommateur des sociétés occidentales. Il dévoile l'un de ses moteurs : l'idéologie du bonheur individuel et du bien-être matériel. Il révèle les idéaux nouveaux qui emportent la société : l'épanouissement individuel, l'amour sexualisé, la promotion des valeurs féminines et juvéniles. Tous thèmes culturels planétaires qui, traversant les frontières, s'insinuent même dans

le système socialiste. Concurrençant ainsi, victorieusement, cette autre idéologie du salut sur terre. Si ces considérations sur les rêves des années 50, dont l'auteur entrevoit déjà les lézardes¹⁶, sont la synthèse de ses réflexions antérieures, elles sont aussi la matrice qui nourrira les interrogations de la sociologie du présent.

Au CECMAS : des enquêtes sur des événements d'actualité, dites enquêtes « flash » (1960-1964).

Voué à l'étude de la culture de masse et à ses moyens de communication (presse, radio, télévision, cinéma), le CECMAS se dote dès 1961 d'une revue : *Communications*. Au sommaire de son premier numéro, plusieurs articles traitent d'événements ayant eu un grand retentissement médiatique : le voyage de Khrouchtchev en France (avril 1960), le premier vol dans le cosmos de Youri Gagarine (12 avril 1961). Dans le numéro 3 : la mort d'Édith Piaf et celle de Jean Cocteau, l'assassinat du président Kennedy¹⁷.

Ces études événementielles, inaugurant un genre nouveau, accompagnent le développement des moyens de diffusion de l'information : le direct radiophonique et télévisuel¹⁸, la mondiovision¹⁹, la place de plus en plus grande prise par la télévision²⁰. Pour les chercheurs du CECMAS, il s'agit d'analyser comment ces moyens de communication traitent de façon « sensationnelle » les événements et, par cela même, révèlent les grands mythes du monde moderne. D'où le choix de cette actualité jugée particulièrement significative.

On pourrait s'étonner de cet intérêt pour l'événement, à un moment où la vague et la vogue structuralistes comme l'analyse historique le répudient. Pourtant, cet intérêt, si anachronique soit-il, est l'amorce d'une théorie de l'événementialité. À cette époque, l'attention est portée sur la façon dont le traitement médiatique coproduit l'événement, voire le produit de toutes pièces. Dépasant la stricte observation de son traitement médiatique, l'événement est pris dans toutes ses dimensions sociales. Car, loin d'être conçu comme un pur épiphénomène, comme un simple reflet de la réalité sociale, comme une superstructure idéologique baroque, il intervient dans l'historicité sociale. Sans doute Edgar Morin ne possède-t-il pas encore les notions issues de la cybernétique qui lui permettront, quelques années plus tard, d'explicitier la dynamique événementielle²¹. Mais son intérêt pour l'événement l'incite à encourager des études combinant l'analyse du traitement médiatique et le travail de terrain : ainsi, celles que j'ai faites sur la première grande marée noire, sur la mort

de Che Guevara, ou d'autres²². Plus tard, il y aura celles menées par le « Groupe de diagnostic sociologique » (voir *infra*)²³.

***L'événement déclencheur :
la « folle nuit de la Nation » (1963).***

Le 22 juin 1963, la station de radio Europe n° 1 et la revue *Salut les copains* convient les adolescents à une grande fête musicale sur la place de la Nation. Les organisateurs attendent 30 000 participants, au plus. À leur surprise, 150 000 à 200 000 *fans* viennent applaudir leurs idoles, Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Richard Anthony, Eddy Mitchell, etc. Mais ce succès médiatique inédit se transforme rapidement en une fête violente : grilles arrachées, voitures renversées, affrontements avec la police. Stupeur et consternation des organisateurs ; indignation dans la presse et la classe politique : « Salut les voyous ! » titre le lendemain *Paris-Presse* à la une ; certains comparent même l'événement à la montée du nazisme... Suite à cette « folle nuit » et aux commentaires qu'elle suscite, *Le Monde* demande à Edgar Morin de réagir. L'occasion lui permet de préciser ses réflexions quant à l'irruption sur la scène publique de la classe d'âge adolescente (celle du « yé-yé », mot qu'il forge pour la circonstance), avec sa volonté de s'auto-affirmer, de se constituer autour de valeurs propres, etc.²⁴. Mais cette occurrence aura surtout une portée méthodologique : l'événement acquiert un statut d'analyseur social, et son étude « à chaud » autorise la formulation de « diagnostics » sur les processus évolutifs en œuvre dans la société. L'analyse événementielle entre ainsi dans la panoplie méthodologique d'Edgar Morin.

***Fondation au sein du CECMAS
du « Groupe de sociologie du présent » (1964).***

Ce groupe se compose de jeunes chercheurs, encore étudiants, recrutés sur un contrat avec la Délégation à la recherche scientifique et technique (DGRST). Celle-ci finance, depuis le début des années 60, une vaste enquête pluridisciplinaire, sur une petite commune du Sud Finistère : Plozévet²⁵. Dans ce cadre, quelques crédits sont attribués au CECMAS pour mener diverses enquêtes²⁶, dont l'une, sur les processus de modernisation de cette commune, est confiée au Groupe de sociologie du présent.

***L'enquête princeps : Plozévet*²⁷ (1965).**

L'équipe qui, en mars 1965, part pour Plozévet est la dernière. Elle bénéficie des rapports déjà publiés et a ainsi quelques connaissances sur l'histoire, la géographie, la sociologie de la commune. Elle n'a guère l'habitude des enquêtes de terrain, démarche d'ailleurs peu pratiquée par les sociologues de l'époque, plus attachés aux questionnaires, méthode dont se méfie Edgar Morin²⁸ – surtout qu'il entend tester, à Plozévet, certaines idées formulées dans son dernier ouvrage, *L'Esprit du temps*, notamment ses hypothèses quant à la mise en crise des idéaux de la modernité. Mais rien n'indique que ce travail doive se poursuivre sur de longs mois, ni nécessiter une présence assidue, encore moins l'engagement d'une équipe plus étoffée. L'obligation de rendre très vite un rapport, la légèreté du budget (35 000 francs) n'autorisent pas une enquête lourde et de longue durée.

Diverses circonstances poussent Edgar Morin, pris par l'enquête et séduit par Plozévet, son histoire et ses habitants, à s'investir davantage²⁹. Au point de renforcer son équipe initiale en recrutant des étudiants, principalement rennais, après l'obtention d'une rallonge de crédits (30 000 francs)³⁰. C'est ainsi que, après une suite de péripéties assez rocambolesques qui s'originent dans une visite de Georges Lapassade à Plozévet (dont Edgar Morin donne sa version dans son journal³¹), je suis entré en expérience plozévetienne. Car il s'agit bien d'une expérience, avec sa valeur quasi initiatique.

Alors apprenti sociologue, mon bagage professionnel n'est riche que de deux précédents : une étude « alimentaire » par questionnaires sur les préférences en matière de boutons vestimentaires – ce qui m'a passablement ennuyé ; plus intéressante et stimulante, une enquête par entretiens sur l'urbanisme à Rennes. Ma formation théorique est limitée par celle donnée par des enseignants peu familiers des auteurs de l'après-guerre. En conséquence, celui de *L'Esprit du temps* m'est totalement inconnu. Par contre, je suis initié aux théories psychosociologiques américaines développées par Kurt Lewin avec sa dynamique de groupe, par Jacob Levy Moreno avec sa sociométrie et son psychodrame, par Carl Rogers avec sa non-directivité³². Et des travaux pratiques m'ont accoutumé à l'entretien et à la réunion de groupe.

Partant pour Plozévet, je ne sais pas grand-chose de cette enquête pluridisciplinaire. J'ai seulement retenu qu'Edgar Morin y étudie le « moderne ». Mais je n'ai aucune idée de ses méthodes ni du travail qui me sera demandé. Et c'est le 11 juillet 1965 à Plozévet, au cours du bal de la « classe 66 », que j'en apprends un peu plus. Une annonce entre-

coupée de farandoles dans lesquelles de jeunes Plozévétiens, « bon pour le Service », entraînent le Capitaine Haddock (l'ainsi nommé Edgar Morin, barbe au vent et casquette de marin) et moi³³. Je repars avec cette information hachée, ayant cependant pris conscience que nous serons pratiquement livrés à nous-mêmes, l'équipe antérieure quittant Plozévet pour les vacances...

C'est ainsi que, deux semaines plus tard, je me retrouve dans le petit hameau de Kermenguy. Participant à la vie villageoise et parfois aux travaux des champs, fréquentant les jeunes et les lieux de sociabilité, j'y loge chez l'habitant. J'y mène des entretiens, tout en tenant scrupuleusement mon journal : notes d'observations, de rencontres, de discussions, d'anecdotes, etc. Bref, je fais, sans le savoir, de l'« observation participante³⁴ ».

On le voit, l'équipe plozévétienne d'Edgar Morin n'est pas constituée de chercheurs patentés, encore moins spécialisés dans un domaine. Cette ingénuité, loin d'être défavorable, lui permet de mettre au point une méthode originale d'enquête, appelée la « méthode *in vivo* »³⁵ (voir *infra*). Méthode à laquelle ma sensibilité militante, au plus proche de la réalité et des gens³⁶, comme ma formation universitaire en psychologie sociale et en dynamique des groupes sociaux m'ont préparé. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles Edgar Morin me propose de le rejoindre à Paris³⁷. Quoi qu'il en soit, en 1967, mon recrutement de collaborateur technique au CNRS lui permet de constituer au sein du CECMAS une section de « sociologie du présent », dont l'une des tâches est d'étudier des événements d'actualité (voir *supra*, note 23). Avec l'ambition de l'étoffer. Car après l'expérience plozévétienne, travail collectif, véritable baptême de terrain pour Edgar Morin, il aspire à renouveler l'expérience. Il rêve de constituer une équipe, de trouver les financements nécessaires pour mener d'autres longues enquêtes. Toutes choses plus concevables que réalisables : l'opportunité d'une recherche collective n'est guère courante.

Mai 68.

Quand, de façon inattendue, se déclenchent les événements de Mai 68³⁸, Edgar Morin revient à l'analyse événementielle « à chaud »³⁹. Avec Claude Lefort et Cornelius Castoriadis, il livre très rapidement ses premières réflexions (l'ouvrage est achevé d'imprimer le 21 juin 1968, juste avant les élections législatives des 23 et 30, qui closent les événements)⁴⁰. Une telle célérité peut surprendre. Son but : ouvrir très rapidement un débat. Il ne s'agit donc pas d'expliquer, mais de proposer plusieurs diagnostics de cette crise totalement imprévisible. Edgar Morin

reconnaît dans l'effervescence de cette « Commune étudiante » les ferments, travaillant la jeunesse, qu'il a déjà décelés dans la « folle nuit de la Nation »⁴¹. Mais sa contribution doit s'apprécier à l'aune de l'influence que ces événements auront sur l'évolution de sa pensée. À l'automne de la même année, il ouvre le numéro que *Communications* consacre aux événements du printemps. Pour la première fois sont énoncés les « principes d'une sociologie du présent »⁴². Il définit la notion d'événement, « accident perturbateur/modificateur »⁴³. Il voit dans la crise « le révélateur signifiant de réalités latentes et souterraines, invisibles en temps dit normal »⁴⁴. Ce qui permet de formuler des « diagnostics ». S'il milite pour l'enquête « à vif », « à chaud », il formule les problèmes qu'elle pose : « plein emploi de l'observation, participation-intervention, et, essentiellement, le problème du rapport entre l'observateur et le phénomène étudié »⁴⁵. « Sur le terrain de la sociologie du présent – c'est-à-dire engagée dans le contemporain et la dialectique observateur-phénomène observé –, il n'y a pas de recette d'objectivité, le seul recours est la prise de conscience permanente de la relation observateur-phénomène, c'est-à-dire l'autocritique permanente »⁴⁶. »

Durant l'année universitaire 1968-1969, Mai 68 est de nouveau ausculté. Un séminaire animé par Edgar Morin, par Raymond Lafargue et par moi-même se consacre à l'analyse des systèmes d'interprétation de ces événements⁴⁷.

Une enquête « diagnostic » : la rumeur d'Orléans »⁴⁸ (1969).

Au printemps 1969, une rumeur de traite des Blanches s'empare de la ville d'Orléans. Un article paru dans *Le Monde* du 7 juin, à la rubrique des faits divers (« Des femmes disparaissent à Orléans. Canular ou cabale ? »), frappe et questionne Edgar Morin. Associant la traite des blanches à des commerçants juifs, la rumeur lui paraît étrange. S'agirait-il d'une profonde mutation des structures antisémites populaires ?

« Voilà, me dis-je, le type d'événement sur lequel il faudrait faire une enquête à chaud. C'est en effet un phénomène privilégié pour la "sociologie du présent", où l'on pourrait observer et intervenir de façon quasi expérimentale. C'est le type d'événement révélateur dans de multiples directions, et posant par lui-même quelques problèmes de fond, notamment à partir de la relation antagoniste rumeur de bouche à oreille/information mass media. Mais je sais que, pour de telles enquêtes, je n'aurai jamais les crédits nécessaires (impossible de faire des enquêtes sur des événements, puisque l'événement n'est pas programmé à l'avance) »⁴⁹. »

Il est certain que les procédures de financement de la recherche publique excluent ce type d'études. Outre que le « fait divers » peut paraître peu digne d'intérêt sociologique, son traitement étant laissé au journalisme, la thématique des appels d'offres, les mécanismes de sélection des projets, l'obligation de respecter un calendrier rendent impossible l'élection d'un programme au contenu aussi incertain. La sociologie du présent, l'enquête « à chaud » seraient-elles donc condamnées à végéter ? En attendant l'éventuelle opportunité d'un financement privé, sans doute au coup par coup ?

Dans l'affaire d'Orléans, la Ligue internationale contre l'antisémitisme (LICA, ex-LICRA), qui a porté plainte contre X, prend contact avec Edgar Morin : le Fonds social juif unifié, ne comprenant pas les raisons de cette forme inédite d'antisémitisme, souhaiterait qu'une enquête sociologique soit faite. Après hésitations, Edgar Morin s'engage pour une très courte enquête et réunit une petite équipe (coût de l'opération : 5 000 francs). Or, voici qu'après un terrain d'une semaine, les informations recueillies étant à la fois riches et surprenantes, il est décidé de faire une synthèse éditable. L'ouvrage⁵⁰, publié dès l'automne, présente aussi des extraits des journaux d'enquête et divers documents : articles de presse, lettres ; ainsi le lecteur est-il à même de vérifier la base documentaire de ce travail, de suivre son déroulement, d'apprécier les questions qui se sont posées aux enquêteurs et celles qu'ils se sont posées. Il se clôt par un appendice méthodologique : « Principes d'une sociologie du présent ». Edgar Morin y redéfinit l'événement et la crise, puis, ayant dépisté, dans les mythes de la rumeur orléanaise, une fermentation révélatrice d'un malaise, d'une crise de la modernité, il expose la nécessité d'une « sociologie clinique ». Celle-ci se vouerait aux perturbations accidentelles, à l'irruption d'éléments jugés irrationnels, qui, telles des poussées de fièvre, sont des symptômes permettant de formuler des diagnostics sur les problèmes rencontrés par la société contemporaine. « Le sociologue est comme le clinicien pour qui l'art et la science se confondent dans l'opération du diagnostic⁵¹. » À la superbe des théories trop rapidement explicatives, il avance une urgence : d'abord comprendre et élucider, avant de trop facilement rationaliser. Il invoque la nécessité de refonder la théorie sociologique dans une « dialectique de l'événementiel et du théorique, de l'historique et du sociologique, du contemporain et de l'anthropologique, de la crise et du système, de l'actuel et du virtuel, du courant et du contre-courant, de l'évolution et de l'involution, de l'innovation et de l'archaïque⁵² ».

En fait, l'idée d'une clinique sociologique parcourt toute la synthèse. Les métaphores médicales y sont très présentes : on y rencontre des « germes », des « diastases », des « anticorps », des « métastases ». Le recours à ces termes n'est pas fortuit : Edgar Morin, passionné par les sciences,

notamment par les questions que posent les avancées de la biologie, s'initie, surtout depuis 1967, à de nouvelles disciplines⁵³. Notamment au sein du Groupe des Dix, qui se réunit régulièrement entre 1969 et 1976⁵⁴. De même, la lecture des livres de Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité*⁵⁵, et de François Jacob, *La Logique du vivant*⁵⁶, entre autres, stimule ses interrogations et réflexions.

Retour de Californie : bifurcation biographique.

À la fin de l'année 1969, Edgar Morin part pour la Californie. Je fais mon service militaire. La sociologie du présent entre en sommeil. Au retour de son séjour californien, Edgar Morin semble tiraillé par deux envies contradictoires : d'un côté, asseoir la sociologie du présent ; de l'autre, approfondir ses réflexions sur les sciences auxquelles il s'est initié au Salk Institute. Sans doute, son *Journal de Californie* témoigne toujours de sa curiosité pour le terrain du présent : on le voit observer la société californienne ou réfléchir sur la dislocation de sa « Révolution culturelle »⁵⁷. Mais, manifestement, il est ailleurs. Peu après son retour, le séminaire qu'il dirige au CECMAS quitte la sociologie pour s'ouvrir à d'autres sciences, dans un esprit de « transdisciplinarité ». Edgar Morin fonde avec Jacques Monod, au sein de la Fondation Royaumont (Gouin-Lang) pour le progrès des sciences de l'homme, le « Centre international d'études de bio-anthropologie et d'anthropologie fondamentale » (CIEBAF). Qui, devenu en 1972 le « Centre Royaumont pour une science de l'homme », organise à l'automne le colloque « L'Unité de l'homme : invariants biologiques et universaux culturels »⁵⁸.

L'enquête sur les problèmes que posent les connaissances scientifiques le mobilise, prenant le pas sur l'appel à connaître ceux du temps présent. Pour autant, il n'entend pas désertier ce terrain. Et de trois façons. En dirigeant les numéros de *Communications* sur l'événement et sur la crise⁵⁹. En publiant régulièrement des ouvrages de réflexions sur les problèmes actuels⁶⁰ ou des articles dans la presse sur des thèmes d'actualité. Et, pour un temps, en constituant et patronnant « avunculièrement » un groupe de jeunes chercheurs, le « Groupe de diagnostic sociologique ».

Le « Groupe de diagnostic sociologique »

1. Du « Club de l'Obs » au CORDES.

Le souvenir voire une certaine nostalgie de l'aventure plozévétienne et de celle d'Orléans jouent un rôle dans le dessein de fonder un groupe

voué à développer la sociologie du présent naissante. D'un côté, une recherche de longue durée enracinée dans un terrain spécifique et consacrée à une étude approfondie sur les changements affectant la société ; de l'autre, une enquête courte sur un événement fortuit, qui a permis de révéler des réalités sociales latentes ou émergentes. Les deux expériences ont montré leur fécondité. Mais, dans les deux cas, les équipes constituées n'ont eu qu'une existence éphémère, et je suis le seul membre permanent. Diverses voies vont être explorées pour étoffer et institutionnaliser le Groupe de sociologie du présent.

Une première tentative envisage de constituer un « Groupe de diagnostic socio-historique », sous l'égide de la 6^e section de l'École pratique des hautes études, par association entre le CECMAS et le Centre de recherches historiques de François Furet⁶¹. L'impossibilité de dégager des crédits permettant d'engager de jeunes chercheurs fait échouer le projet. Pourtant, il avait pour lui l'originalité d'associer des historiens et des sociologues, cette collaboration entendant croiser ces deux approches, tant empiriques que théoriques⁶².

Finalement, c'est sur la base d'un projet duquel les historiens se sont retirés qu'est fondé, en janvier 1971, le « Groupe de diagnostic sociologique », par accord entre le CECMAS et le « Club de l'Obs », organe créé par Charles Guetta, du *Nouvel Observateur*. Il est stipulé que ce groupe sera chargé d'effectuer quatre à six enquêtes au cours de l'année, sur des thèmes arrêtés en commun. Les résultats de ces travaux seront mis à la disposition du Club de l'Obs pour les publications qu'il jugera utiles. Une somme de 150 000 francs est affectée au Groupe de diagnostic sociologique par le Club de l'Obs. La gestion des crédits est confiée à la Fondation Royaumont (Gouin-Lang) pour le progrès des sciences de l'homme.

Sur cette base, Edgar Morin engage trois chercheurs permanents : Nicole Benoit⁶³, Claude Fischler, Philippe Defrance⁶⁴. Et il me confie la responsabilité de ce « socio-diag ». Deux premières enquêtes sont mises en chantier. Ne portant pas, à proprement parler, sur des événements, elles partent d'un fait initial surprenant ou interpellant pour étudier des phénomènes émergents. Ainsi, la question première « Pourquoi le succès de l'astrologue Madame Soleil à Europe n° 1 à l'automne 70 ? » s'élargit en « Qu'est-ce que l'astrologie moderne ? », « Comment, pourquoi l'astrologie, qui était auparavant refoulée, a-t-elle pu se développer dans notre société moderne ? »⁶⁵. De même, les « États généraux de la femme » organisés en novembre 1970 par le magazine *Elle*, l'entrée en scène de façon spectaculaire du Mouvement de libération des femmes (« Manifeste des 343 salopes », paru le 5 avril 1971 dans *Le Nouvel Observateur*) sont-ils révélateurs d'un tournant historique en ce qui concerne les femmes⁶⁶ ?

La mort tragique de Charles Guetta lors de la tentative de coup d'État militaire au palais de Skhirat au Maroc (10 juillet 1971) met fin au Club de l'Obs, qu'il finançait et présidait. Et la collaboration avec *Le Nouvel Observateur* n'est pas renouvelée.

Cependant, l'année suivante, deux nouvelles études sont entreprises pour le compte du Comité d'organisation de la recherche pour le développement économique et social (CORDES) du Commissariat au Plan. La teneur théorique du projet n'est sans doute pas étrangère à son élection. En effet, son cadre s'est précisé et enrichi. Intégrant la notion d'événement dans une théorie du changement social, thème très en vogue à l'époque, il met en avant une approche systémiste et cybernétique. Il est question d'étudier comment des événements déterminent des processus auto-organiseurs dans les systèmes sociaux. Il est fait référence à la théorie d'*order from noise*. On évoque le rôle joué par des déviations qui naissent d'un écart à la norme et deviennent des contre-tendances. La notion de crise est réexaminée à la lumière des théories systémistes.

Un contrat permet au Groupe de diagnostic sociologique de faire deux études. La première, liée à l'affaire de Bruay-en-Artois, se penche sur l'assassinat d'une jeune adolescente, véritable énigme policière, à rebondissements permanents (et toujours non résolue). La seconde, dans la lignée des *disasters studies* américaines, analyse une catastrophe : l'incendie du 5-7, qui a fait 147 victimes à Saint-Laurent-du-Pont⁶⁷.

Le « Groupe de diagnostic sociologique »

2. Fos-sur-Mer.

Pris par le CIEBAF, par la préparation du colloque sur l'unité de l'homme et par la rédaction du *Paradigme perdu*⁶⁸, Edgar Morin suit de loin les travaux du Groupe de diagnostic sociologique. S'il compte renouer avec les enquêtes de terrain, ce ne sera qu'après avoir terminé l'écriture d'une somme de réflexions théoriques, dont *Le Paradigme perdu* constitue, en quelque sorte, la première partie. Deux sujets d'enquête à long terme retiennent son intérêt.

Le premier entend étudier la création de toutes pièces d'une cité utopique, Auroville. Située en Inde au nord de Pondichéry, fondée par un disciple de Sri Aurobindo (Mirra Alfassa, dite « la Mère »), Auroville se veut une cité universelle. La réalisation de ce projet pose pas mal de questions. Comment se concrétisera cette version moderne de la Cité idéale ? Quels obstacles rencontrera-t-elle ? Un projet de recherche est

imaginé en liaison avec l'UNESCO, qui, intéressée, ne donne pourtant pas suite, faute de crédits. Projet abandonné.

Le second porte sur la création *ex nihilo* du complexe portuaire, industriel et urbain de Fos-sur-Mer. Plusieurs habitants de la région ont signalé à Edgar Morin les bouleversements dont elle est l'objet, et les problèmes qu'ils posent, notamment en ce qui concerne l'environnement. Un interlocuteur le presse de faire une enquête analogue à celle de Plozévet. Fos-sur-Mer devient une des préoccupations d'Edgar Morin, qui rêve un temps de s'installer là-bas avec son équipe, d'y conduire une enquête sur une grande échelle et sur plusieurs années. Mais l'idée se heurte à un élément incontournable : il n'est pas dans l'habitude des organismes créditeurs de financer un projet à long terme. Et une étude qui, comme dans le cas de Fos-sur-Mer, se veut multidimensionnelle peut difficilement répondre aux attentes d'un organisme qui relève de compétences ministérielles restreintes.

Cependant, le début des années 70 voit l'assouplissement de certaines procédures et la mise en place de nouveaux dispositifs. Ainsi, la Mission de la recherche urbaine du ministère de l'Équipement, entendant diversifier la recherche urbaine et l'ouvrir à des études peu orthodoxes, cherche à mobiliser et à soutenir de jeunes équipes⁶⁹. Sur les conseils de Lucien Brams (Mission de la recherche urbaine), un projet est élaboré à la fin de 1971 : « Tendances nouvelles et contre-tendances en milieu urbain »⁷⁰. Avec la promesse d'un contrat renouvelé chaque année pendant cinq ans. Pour la première fois, l'assurance d'un financement à long terme donne à la sociologie du présent la possibilité de s'épanouir⁷¹. Ce projet, sans doute très séduisant, m'effraie cependant. Je crains que les nouvelles préoccupations d'Edgar Morin ne le tiennent de plus en plus éloigné du terrain. Aussi, ce n'est qu'après m'être assuré qu'il suivra de près le déroulement de cette enquête que j'accepte de participer à son élaboration et d'en assumer la responsabilité administrative.

Pour Edgar Morin, qui expose le cadre théorique du projet (je m'occupe de sa partie programmatique), c'est l'occasion de préciser, encore une fois, certains concepts comme l'événement ou la crise. C'est aussi, et peut-être surtout, une opportunité pour en développer de nouveaux. Par exemple, il applique la notion d'écosystème à la ville⁷². Il approfondit celle d'hypercomplexité, expliquant comment elle rend possibles le changement, les évolutions. Il est question de « schismogenèse », de « fluctuations », de « *feed-back* » positif ou négatif. Les emprunts conceptuels à la théorie et à la dynamique des systèmes illustrent l'orientation que prennent ses travaux : une grande réflexion sur l'épistémologie des sciences. Aussi la nécessité d'une telle réflexion théorique va-t-elle miner de

plus en plus son intérêt pour une recherche empirique, même celle, rêvée, de Fos-sur-Mer...

Il l'oublie d'autant plus facilement que, pour diverses raisons administratives, le contrat tarde à être signé. Comme d'autres projets, en raison de leurs incidences politico-administratives, l'étude sur Fos-sur-Mer est jugée problématique par certains responsables du ministère de l'Équipement⁷³. Cette étude mise en instance, une année est nécessaire pour trouver une solution : le projet quitte le ministère de l'Équipement pour la DGRST. Aussi, lorsque au printemps 1973 l'équipe peut enfin se rendre à Fos, le nouveau destin d'Edgar Morin est définitivement scellé. Son nouvel effort le pousse certes « vers les rives de la Méditerranée, mais toujours à 100 kilomètres de Fos, et non pour [le] plonger dans le monde contemporain, mais pour [l]'en abstraire, [l]'en retirer afin d'élaborer la "méthode de la complexité"⁷⁴... ».

Devenu orphelin, le Groupe de diagnostic sociologique doit faire face aux écueils d'un terrain exigeant et nécessitant une présence assidue sur place, celle-ci étant parfois difficilement compatible avec des obligations familiales ou autres. Il doit aussi assumer les aléas d'une vie d'équipe que ne régule plus le leadership d'Edgar Morin. Aussi, après une première année d'enquête, et devant les nouveaux retards pris par le renouvellement du contrat, il se brise définitivement. Seul membre du CNRS à l'époque⁷⁵, libre de toute attache, passionné par cette enquête et assoiffé de terrain, je m'installe sur place et poursuis en solitaire l'aventure. Ces recherches font l'objet d'une thèse⁷⁶, d'un rapport⁷⁷, et d'un livre auquel collabore Claude Fischler⁷⁸.

Mais l'utopie d'une recherche collective en sociologie du présent est mort-née. Car, contrairement à d'autres équipes financées à la même époque par des voies semblables (DGRST, CORDES ou Plan urbain), les membres du Groupe de diagnostic sociologique s'écartent du type d'enquête qui les avait rassemblés. Certains quittent la recherche, d'autres entrent au CNRS dans le cadre du plan d'intégration des « hors-statut » et y développent leur propre perspective.

NOTIONS CENTRALES

La sociologie du présent est difficile à circonscrire. N'ayant pas de domaine d'application spécifique, elle ne peut s'estimer que par la valeur heuristique de ses approches et de ses notions essentielles. Or celles-ci ne constituent pas un corpus rigide : l'historique en témoigne, des termes comme « événement », « crise », « diagnostic » sont en perpétuelle méta-

morphose, au fur et à mesure qu'Edgar Morin, dépassant ses intuitions, intègre des concepts issus de la cybernétique et de la théorie des systèmes. Aussi doivent-ils être appréciés dans ce contexte évolutif. Mais son intention reste intacte : la sociologie du présent, analysant dans le contemporain l'histoire en train de se faire, étudie les mécanismes d'évolution. Ainsi débouche-t-elle sur la nécessité d'une « science du devenir » qui, transcendant les philosophies de l'histoire, s'affirmerait d'emblée transdisciplinaire, l'évolution n'étant pas une théorie mais « un phénomène de nature cosmique, physique, biologique, anthropobiologique »⁷⁹.

L'événement.

La notion d'événement est certainement celle sur laquelle Edgar Morin a apporté le plus de précisions, les différents infléchissements reflétant, chaque fois, une avancée dans sa conception de la complexité. À l'origine, dans les années 60, l'événement est conçu comme un révélateur, un symptôme de « réalités latentes ou obscures au sein du système social⁸⁰ », invisibles ou réprimées dans son cours habituel. Par métaphore, on pourrait dire que la manifestation événementielle rappelle l'apparition de signes cliniques évocateurs de perturbations biologiques. Sans doute, il ne s'agit pas de laisser filer l'analogie. Cependant, elle a un mérite : poser que les séquences événementielles doivent être mises en rapport avec des processus habituellement masqués. Certes, l'idée n'est pas récente. Shakespeare, déjà, parlait de la « vieille taupe » pour rappeler que l'histoire sociale agit autant de manière souterraine que visible. Image reprise par Hegel et Bakounine. Et par Karl Marx, qui s'écriait, détournant le vers de *Hamlet* : « Bien creusé, vieille taupe ! » chaque fois qu'une lutte ouvrière explosait. L'auteur du *Capital* pensait que toute révolution était la manifestation extérieure et fulgurante d'une lente maturation historique, intérieure et profonde⁸¹.

Au début, la notion morinienne d'événement doit donc beaucoup à la formation hégélo-marxienne d'Edgar Morin et à son intérêt pour l'histoire⁸². Et si dans ses écrits académiques il ne reprend pas l'image de la « vieille taupe », celle-ci n'est pas étrangère à son esprit⁸³. Ce qu'il traduit en termes plus « académiquement corrects » par une formule : l'événement est « effecteur ». Donc, producteur d'histoire. Il l'est, car son irruption sur le devant de la scène est action et mise en action. L'événement fait apparaître de nouveaux personnages agissants, il change les données d'un problème, ou en fait émerger de nouvelles. Bref, il est un moment-clé dans les processus de transformations sociales. Ce socle hégélo-marxien

est la base sur laquelle va s'édifier chez Edgar Morin une notion de l'événement de plus en plus élaborée⁸⁴.

En premier lieu, on note un emprunt conceptuel à la théorie de l'information de Shannon et Weaver⁸⁵. L'événement, « révélateur » de réalités cachées, est porteur d'informations, ou plus exactement d'interrogations nécessitant la recherche des informations indispensables à leur intelligibilité⁸⁶. Ce à quoi s'emploient, d'ailleurs, les moyens de communication, et ce que le sociologue du présent se charge aussi d'examiner. Ainsi, la nouveauté événementielle permet de mieux connaître l'état d'un système social, ses facteurs de stabilité, comme ce qui est à l'œuvre de façon souterraine. Par ailleurs, la notion de « bruit », utilisée en théorie de l'information pour caractériser tout ce qui perturbe la communication, est réinterprétée afin de mieux cerner comment l'événement entraîne des modifications dans le système. Si dans des systèmes simples les bruits sont générateurs de dysfonctionnements, voire de blocages, que les mécanismes de *feed-back* s'efforcent de corriger, dans les systèmes complexes ces perturbations sont la condition même de leurs évolutions.

La « théorie générale des systèmes⁸⁷ » permet à Edgar Morin d'expliquer comment un système peut être sujet à l'irruption événementielle, les systèmes étant d'autant plus exposés à l'accident qu'ils se complexifient. En effet, de plus en plus complexes, ils obéissent de moins en moins à leurs contraintes internes. Ce qui caractérise déjà les systèmes ouverts et auto-organiseurs (qui, comme la vie, dépendent tant de leur aptitude organisationnelle que de leur environnement) singularise encore mieux les systèmes hyper-complexes que sont les sociétés humaines. La grande variété de leurs éléments et de leurs antagonismes, la complexité de leurs rapports, les relations qu'ils entretiennent avec leurs milieux extérieurs (écosystème) et avec d'autres systèmes, tous ces éléments accentuent leurs indéterminations. Ainsi sont-ils ouverts à la pression perturbante des « bruits ». Et l'événement, dérèglement du système et facteur de désordre, génère des mécanismes contradictoires. Ceux d'un retour à l'état initial (homéostasie) – *feed-back* négatif ; ceux d'accentuation des déséquilibres – *feed-back* positif⁸⁸. L'événement, ouvrant la brèche dans laquelle s'engouffre la dialectique entre ces deux rétroactions en permanente surenchère, est la figure visible du changement social et de l'évolution historique⁸⁹.

La crise.

La notion de crise est familière à Edgar Morin, qui dès *L'Homme et la Mort* réfléchit sur une crise contemporaine de la mort⁹⁰. Cet intérêt s'enra-

cine, sans doute, comme pour l'événement, dans son passé hégéomarxien. C'est un thème présent dans la revue *Arguments*, qui s'interroge sur les diverses crises que traverse la société française, notamment celle de 1958⁹¹. Le recours à cette notion par *Arguments*, un des thèmes topiques de la pensée marxiste, n'a rien d'original. Surtout que, quittant l'économie, l'histoire et la politique, elle a envahi la conscience du XX^e siècle. Mais la notion de crise, en se répandant, a perdu en rigueur et en profondeur : dès qu'un problème se manifeste avec un caractère suffisant de gravité, et dont le dénouement semble réclamer un changement rapide, il y est fait appel. Aussi Edgar Morin pressent-il la nécessité de fonder plus théoriquement cette notion.

Prolongement de la notion d'événement, celle de crise se développe avec les interrogations suscitées par les événements de Mai 68. Leur imprévisibilité et leur théâtralité motivent Edgar Morin à y revenir⁹². Mais, en 1968, elle ne se détache guère de la notion d'événement. Sauf pour signifier que cette crise fut plus explosive, plus fondamentale et, surtout, plus conflictuelle. « Finalement, la crise unit en elle [...] le caractère accidentel (contingent, événementiel), le caractère de nécessité (par la mise en œuvre des réalités les plus profondes, les moins conscientes, les plus déterminantes) et le caractère conflictuel⁹³. »

Mais, comme pour la notion d'événement, les développements théoriques ultérieurs seront dans la lignée des théories des systèmes et de la complexité. Si plusieurs écrits non publiés témoignent de leurs avancées⁹⁴, son article dans le numéro 25 de *Communications* en donne l'exposition la plus claire et la plus synthétique⁹⁵. Plusieurs points y sont mis en exergue :

– La crise est inscrite, au minimum de façon virtuelle, au cœur de tout système. Car cette interrelation entre différents constituants nécessite le jeu antagoniste de mécanismes d'attraction homogénéisante et de répulsion différenciante.

– Les antagonismes (conflits) sont nécessaires à tout système, en premier lieu parce que son homéostasie requiert des mécanismes (*feed-back* négatif) s'opposant à ceux qui la dérèglent.

– En raison de ces antagonismes, tout système porte en lui sa potentielle désagrégation.

– La survie d'un système est fonction de sa capacité d'intégrer et d'utiliser de façon organisationnelle ses antagonistes anti-organisateur.

– C'est dans les sociétés historiques que s'épanouit pleinement la problématique de la relation de complémentarité/concurrence/antagonisme entre l'organisation et l'anti-organisation.

– Au concept de crise doivent être associées plusieurs composantes :

- la perturbation, première manifestation d'un dérèglement organisationnel ;

- l'accroissement des incertitudes du système, la régression des déterminations entraînant une régression de la prévision ;
- la dialectique blocage/déblocage, par compétition entre des forces de retour au *statu quo ante* et des forces de développement de la crise ;
- l'apparition de nouvelles tendances organisationnelles issues du jeu des *feed-back* positifs ;
- la recherche de solutions nouvelles permettant une sortie de crise ;
- mais, *a contrario*, le refuge dans des solutions imaginaires ou mythiques ;
- la dialectisation de toutes ces composantes.

Ce dernier point pourrait apparaître comme une suffisance d'auteur. En fait, il signifie que la notion de crise est trop riche, trop complexe pour être enfermée dans une conceptualisation rigide. Edgar Morin souligne que « la crisologie peut fournir au chercheur un guide pour déceler les composants d'une crise, mais non pas une "technique" d'analyse. Chaque crise nécessite l'étude concrète de sa complexité propre⁹⁶ ».

Diagnostic et « sociologie clinique ».

Formulée à la suite de l'enquête sur la rumeur d'Orléans, l'idée d'une approche « clinique » peut paraître assez paradoxale pour l'époque. L'ambiance est plus à la spéculation qu'aux recherches de terrain⁹⁷. Et si en sociologie on peut sans problème faire référence à la crise, le terme de « diagnostic » (terme déjà présent dans *Arguments*) peut sembler plus ambigu ; d'origine médicale, il n'offre pas la rutilance de la scientificité conceptuelle⁹⁸.

En fait, cette sociologie clinique, ancrée dans des phénomènes concrets, se veut d'abord une heuristique. Elle se voue à la compréhension des transformations sociales sous leurs multiples aspects (évolutions et involutions, croissances et régressions, innovations et retours à la tradition, déviances et tendances, etc.). Le phénomène n'y est pas conçu comme une catégorie disciplinaire se conformant à un « champ », tels l'urbain, le religieux, le politique, le familial, le juridique, l'éducation, etc. C'est une réalité multidimensionnelle tissée avec ces différents aspects. La démarche est donc, nécessairement, polydisciplinaire, voire transdisciplinaire. En conséquence, l'enquête, devant être attentive aux multiples foisonnements du phénomène étudié, exige du chercheur une curiosité tous azimuts, un regard polydirectionnel et une faculté de développer une stratégie d'enquête adaptée et évolutive. Son aspect polymorphe ne peut donc se satisfaire d'une méthodologie standard et prédéfinie (voir *infra*).

La recherche devient un art. Ou, plus exactement, une démarche où « le sociologue est comme le clinicien pour qui l'art et la science se confondent dans l'opération du diagnostic⁹⁹ ». Cet art dépend des qualités de son auteur, de ses capacités à relier ses observations à ses réflexions théoriques. Et aussi de ses facultés d'imagination, c'est-à-dire de création. Avec la conscience que, comme pour tout diagnostic, le chercheur pourra être soumis à l'approximation, voire à l'erreur.

Cette destitution de la posture surplombante d'un sociologue omniscient pourrait surprendre. Pourtant, on ne peut faire l'impasse sur les incertitudes auxquelles est assujéti tout diagnostic : la complexité des situations ne peut se satisfaire de quelques explications générales. Le sociologue du présent doit être lucide sur lui-même. Il doit savoir que ses analyses relèvent davantage de l'élucidation que de l'expertise. Il doit être plus porté au dialogue qu'aux explications péremptoires. Les recherches sur le présent ont pour vocation d'ouvrir des débats, en premier lieu avec les personnes directement concernées¹⁰⁰.

LA « MÉTHODE *IN VIVO* »

Le terrain du présent : une présence au terrain.

Si le terrain du présent ne se définit pas *a priori*, son interrogation sur des réalités concrètes exige d'être présent au terrain. Sans doute conviendrait-il d'employer avec réserve ce mot de « terrain ». Car, même s'il est désormais bien consacré, il est très peu employé par Edgar Morin. En effet, si le terme désigne le fait qu'une enquête est ancrée dans le concret, il introduit cependant une trop grande distance entre l'observateur et la réalité étudiée. D'abord, parce qu'il semble affirmer que le chercheur a devant lui un phénomène bien délimité. Or, si ce dernier est circonscrit temporellement et géographiquement, il n'est pas enfermé dans de telles frontières : tout « terrain » est ouvert sur l'Histoire et traversé par des courants qui dépassent très largement son cadre géographique. Ainsi, Plozévet, petite commune de Bretagne emportée par des mouvements modernisateurs, devait être intégrée dans des processus plus globaux concernant la France et, plus largement, les pays développés de l'aire occidentale. Ce « terrain » ne pouvait se clore par une description monographique.

Ensuite, le mot laisse entendre que l'enquêteur serait un être extérieur au sujet étudié. Qu'il serait interchangeable, l'obligation d'objectivité

devant éliminer les singularités individuelles. Or une enquête ne consiste pas en une application de recettes neutres, impersonnelles, abstraites. C'est une expérience vivante faite de rencontres non pas avec des « enquêtés », mais avec des êtres riches de particularités autres que leur seule appartenance à une catégorie socioprofessionnelle. Une interview n'est pas un jeu de questions-réponses. C'est une interrelation entre deux personnes ayant chacune une personnalité, une histoire singulière, un vécu. Et la confiance la plus intime n'épuiserait jamais la subjectivité d'un « enquêté », qui gardera pour lui sa part de mystères.

La recherche sur le présent est donc une aventure qui, comme toute aventure, rencontre des difficultés, des aléas, les uns favorables, les autres défavorables. Elle peut parfois se colorer d'une quête quasi initiatique, tant la tension vers la découverte impose une mobilisation de toute la personne et une attention de tous les instants. La présence « au » terrain est bien autre chose qu'une présence « sur » le terrain. L'exigence est bien connue des ethnologues. Mais, dans les années 60, les sociologues ne la prisent guère : l'heure était plus aux questionnaires. Ce qui donnait lieu à une division du travail entre celui, noble, des chercheurs chargés de les élaborer puis d'analyser leurs résultats, et celui des enquêteurs dédiés à la tâche subalterne de passation.

L'expérience plozévetienne : les trois voies.

Arrivant à Plouzévet, Edgar Morin n'avait jamais fait d'enquête de terrain. Méfiant envers les questionnaires, conscient qu'ils étaient inadaptés pour saisir des réalités subtiles, il mit au point, sur place, une méthode appelée, dans un premier temps « démarche multidimensionnelle », puis « méthode *in vivo* ». L'approche, peu conformiste pour l'époque, suscita quelques troubles dans le milieu des chercheurs. Car si deux préceptes ne posaient guère de problèmes, il n'en était pas de même pour le troisième. Celui-ci, proche de l'interventionnisme psychosociologique, fut considéré, par certains, comme une immixtion intolérable dans la réalité observée et destructrice du terrain.

L'*observation phénoménographique* – ce qu'on appelle aujourd'hui l'« observation participante » – exige d'être sur place au maximum et de participer à la vie locale (bistrot et autres lieux de rencontre, fêtes et cérémonies diverses, etc.), de vivre avec la population (mimétisme sociologique), de se laisser porter par des opportunités (dérive sociologique). Elle exige deux qualités contradictoires, mais complémentaires : un sens aigu du détail significatif (le stendhalisme sociologique) et une vision panoramique et encyclopédique (le balzacisme sociologique). Rien n'est

à écarter, et l'observation doit jouer un rôle permanent. Une attention particulière est portée à tout événement surgissant au cours de l'enquête.

Les *entretiens approfondis*¹⁰¹ avec des personnes choisies selon des critères autres que ceux généralement retenus (âge, sexe, catégories socio-professionnelles). À l'échantillon « représentatif » est substitué un échantillon « significatif » constitué par des personnes-clés pour l'enquête. Parce qu'elles vivent des situations révélatrices, qu'elles occupent des positions stratégiques, ou qu'elles représentent des postures sociales très typiques ou très originales. Aux entretiens approfondis sont jointes des interviews restreintes ou des pseudo-conversations improvisées. Ces échanges, pour lesquels est laissée une assez grande liberté de conduite, sont cependant sous-tendus par une batterie de questions, parfois d'une grande précision¹⁰².

L'*intervention sociologique* s'apparente à ce qui se fera, plus tard, sous le terme de « recherche-action ». Peu développée en ces temps où la science doit être neutre et s'interdire toute immixtion¹⁰³, l'idée de l'intervention sociologique est pourtant dans l'air. Avec, d'un côté, un courant issu de la psychologie sociale américaine, de Kurt Lewin à Carl Rogers, et, de l'autre, celui, post-marxiste, qui poursuit les conceptions de l'éducation active tout en se combinant avec la psychosociologie¹⁰⁴. Ainsi, certains se donnent comme mission parallèle d'accompagner, sinon de susciter, le changement¹⁰⁵.

À Plozévet, Edgar Morin, riche de son passé politique, de son attention marxiste à la *praxis* des groupes sociaux (qui révèlent leur réalité profonde dans l'action), intègre l'intervention sociologique comme méthode de recherche. L'enquête devant être utile aux enquêtés, il préconise plusieurs principes : de la maïeutique sociale, cette façon de faire prendre conscience à des groupes de ce qu'ils portent en eux, à l'échange, cette façon de partager avec eux des connaissances et des interrogations.

Beaucoup d'idées ont été agitées, de celle de doter des Plozévétiens d'une petite caméra afin qu'ils puissent réaliser de petites enquêtes parallèles à celle d'organiser des « États généraux de Plozévet », après élaboration de « Cahiers généraux ». Seuls deux types d'intervention sociale se sont concrétisés, l'un permettant un dialogue avec les syndicalistes paysans, l'autre donnant naissance à un club de jeunes. La chronique plozévétienne a surtout retenu les conflits suscités par cette initiative adolescente¹⁰⁶.

De quelques principes.

L'enquête *in vivo* ne s'apprend pas, elle se vit, elle s'expérimente. Les principes qui la sous-tendent ne sont ni des recettes ni un cadre doctrinaire. Ce sont des guides à actualiser en fonction des enquêtes et des chercheurs. Par commodité, ils sont exposés comme suit :

1 – Distinguer l'enquête de la recherche. L'enquête est collecte d'informations, de données par multiplication des contacts, des « informateurs », par l'ouverture de nouveaux domaines à explorer. La recherche est une réflexion simultanée sur ces données. Bien que distincte, elle ne doit pourtant pas en être séparée. Paradoxe ? Non : l'enquête génère la recherche, qui elle-même régénère l'enquête, qui elle-même...

2 – Avoir une vision stratégique de l'enquête qui redéfinisse et modifie son cours et son développement selon une démarche par essais et erreurs. En effet, l'enquête n'est pas élaborée *a priori*, elle n'obéit pas au modèle rectiligne : construction de l'objet, détermination des hypothèses, recueil des données, analyse des données, établissement des résultats. Elle s'adapte, au contraire, aux situations, à la découverte de données inconnues ou de problèmes ignorés. Elle capte les hasards favorables, les opportunités, voire facilite la naissance de phénomènes nouveaux (intervention sociologique). Il y a donc lieu de fonder la méthode et les techniques en fonction du terrain et selon les sollicitations et les résistances du phénomène étudié. Donc, ne pas adapter l'objet de l'enquête à une seule méthode *a priori*.

3 – Utiliser plusieurs techniques de façon simultanée, concurrente ou successive, depuis l'observation ethnographique jusqu'à l'intervention, sans rejeter des méthodes plus classiques (travail sur archives, livres, thèses, documents et divers textes, utilisation des résultats d'enquêtes par questionnaires, voire ceux des sondages, utilisation des articles de presse ou des émissions de radio et de télévision).

4 – Ériger la convivialité en technique d'enquête. Par exemple, le « repas sociologique », invitation au restaurant ou improvisation chez soi, facilite les contacts, comme d'ailleurs l'art de bien boire ensemble (combibendialité). De même, la fréquentation des lieux de rencontre permet de consolider des relations ou d'entrer en rapport avec de nouvelles personnes, de recueillir des informations ou des potins divers susceptibles d'ouvrir de nouvelles interrogations, de participer à une vie collective. Ainsi sont définis des « lieux stratégiques » spécifiques à chaque enquête, tous lieux de sociabilité favorisant l'intégration sociale par « mimétisme sociologique ». Se pose, à ce niveau, la question du « jusqu'où aller ? » dans l'observation participante. Doit-elle être fixée au préalable selon des

principes déontologiques ? Doit-elle être laissée à la libre appréciation de chaque enquêteur ? Doit-elle être estimée en fonction des circonstances ? Pour évaluer ce problème, tenir compte de ces trois aspects.

5 – Unifier le travail d'enquêteur et celui de chercheur. La distinction hiérarchique chercheur/enquêteur doit être proscrite. Permettre à chacun de participer pleinement au travail de recueil des données comme à celui de réflexion, c'est non seulement apporter à tous des conditions optimales d'efficacité (intérêt pour le travail), mais c'est aussi favoriser l'éclosion d'une diversité d'hypothèses à vérifier. Cela ne signifie pas que toute hiérarchie ou distinction soit abolie. Si le responsable de la recherche doit favoriser l'enrichissement du travail commun par celui de chacun, il ne doit pas faillir à sa tâche de directeur et de garant des orientations problématiques. *A contrario*, il participe comme les autres à la tâche collective de recueil des données. Comme tout enquêteur-chercheur, il conduit des entretiens et se mêle à la vie collective.

6 – L'équipe de recherche ne se fonde pas sur la seule qualification technique. Elle doit intégrer des personnes qui ont un intérêt pour le sujet et pour les problèmes étudiés. L'équipe doit pouvoir entrer en résonance avec le terrain lui-même pour en dégager ses divers harmoniques. Elle doit permettre l'intercommunication et la discussion entre des personnalités différentes. D'où la nécessité de jouer en même temps sur les antagonismes et sur les complémentarités entre les chercheurs (critique mutuelle). L'équipe est réunie régulièrement pour faire le point sur le travail effectué. D'éventuelles nouvelles hypothèses sont discutées et le programme pour l'avenir est élaboré. S'il y a lieu, sont éclairés les problèmes rencontrés par l'un ou par l'autre des membres de l'équipe.

7 – Favoriser la part subjective et affective du chercheur, lui donner même son plein emploi. Cela signifie : tenir compte des compétences et des curiosités individuelles, jouer sur les affinités personnelles, tirer profit des diverses qualités propres à chacun pour prendre ou entretenir des contacts, pour investir tels ou tels lieux ou poser telles ou telles questions. *A contrario*, la capacité de s'auto-analyser, l'exigence de vérification, la méfiance à l'égard de ses propres préjugés ou projections, l'aptitude à remettre en question ses idées maîtresses (autocritique) sont non moins essentielles. Le chercheur doit être capable de s'interroger sur lui-même, comme sujet objectivant : la démarche n'a rien de surplombant.

8 – Écrire un journal d'enquête (en théorie quotidien). Y sont notés, à partir du travail de la journée (interviews, rencontres, anecdotes, etc.), les réflexions personnelles sur l'évolution du travail, les nouvelles hypothèses, les sentiments ou les problèmes ressentis par rapport au travail, à l'équipe ou à tel ou tel de ses membres. Les observations donnent lieu à des confrontations entre les membres de l'équipe. Ce journal, qui pré-

serve l'intimité de son auteur, circule dans un double but : nourrir par le travail de l'autre le sien propre et réciproquement ; permettre la résorption des tensions pouvant exister entre les chercheurs.

9 – Faire « craquer le terrain » selon ses lignes de force ou ses faiblesses propres : ce qu'Edgar Morin appelle le « *cracking* intellectuel ». La technique du *cracking*, on le sait, consiste à décomposer le pétrole brut en ses divers éléments stables ou utilisables. Le « *cracking* intellectuel » entend fractionner le « magma » monstrueux qu'est tout terrain en des composés plus simples. En effet, les diverses techniques d'enquête employées ratisent assez large, et cette collecte d'informations mêle des éléments importants comme des données plus banales ou plus labiles. L'effort doit donc s'accomplir pour distinguer les différents niveaux d'analyse, qui ne correspondent pas nécessairement à des notions pourtant fortement pré-établies. Avant de chercher à articuler, apprenons d'abord à désarticuler. Il ne faut pas « saucissonner le terrain », c'est-à-dire le découper tranche par tranche, champ par champ, donc discipline par discipline. L'analyse consiste, au contraire, à distinguer les éléments, puis à les relier selon des niveaux spécifiques de complexité.

10 – Si, en sociologie, il est courant de différencier, voire d'opposer, démarche explicative et démarche compréhensive, la méthode proposée, tout en ne les confondant pas, entend les utiliser dans leur complémentarité. L'explication, processus abstrait de démonstration, s'appuie sur les données objectivement établies à partir desquelles sont formulées des hypothèses, et construit des modèles logiques de causalité. La compréhension, approche liée à l'observation directe, repose sur l'imprégnation par la réalité telle qu'elle est perçue, vécue par les enquêtés et les enquêteurs. Si l'explication permet d'avoir une vision synthétique extérieure, la compréhension favorise une appréhension de la réalité par l'intérieur. D'où la nécessité de conjointre ces deux façons : la compréhension stimule la démarche explicative en permettant la formulation d'hypothèses à vérifier qui, elles-mêmes, conduisent à dégager de nouveaux problèmes à étudier.

11 – Contrairement à ce qui est le plus souvent enseigné, toute recherche ne doit pas, *a priori*, délimiter son champ ou construire les barrières de son domaine, ces préceptes méthodologiques servant le plus souvent à se préserver des incursions extérieures ou à exorciser des peurs personnelles. Le terrain ne peut être délimité, même s'il est singulier et situé d'un point de vue à la fois historique et géographique. Nous devons y vivre la tension permanente entre le singulier et l'universel, le phénoménal et le fondamental, l'empirique et le théorique, la compréhension et l'explicitation. Il faut savoir poser au cas précis des questions universelles, comme en tirer des réflexions générales¹⁰⁷.

UNE PROBLÉMATIQUE, UNE MÉTHODE :
QUEL AVENIR ?

À l'époque, la « méthode *in vivo* » avait choqué certains en France. Pourtant, plusieurs de ses préceptes étaient familiers outre-Atlantique. L'année où paraissait *Commune en France*, Harold Garfinkel publiait ses *Studies in Ethnomethodologie*¹⁰⁸. Et si des différences notoires séparent les deux conceptions, notamment quant à leurs intentions et à leurs notions essentielles, certains points les rapprochent. Ainsi, le statut du chercheur, l'idée d'objectiver ce « sujet objectivant ». De même, l'idée que les « observés » ne sont pas des « idiots culturels ». Ils ont des connaissances, des représentations de leur situation, cette « sociologie profane » étant la base même de l'enquête. Les deux démarches entendent l'une comme l'autre comprendre les sociétés de l'intérieur. Donc, ce qui paraissait quelque peu dissident en France avait déjà un statut plus reconnu aux États-Unis. Par ailleurs, la « méthode *in vivo* » évoque certains aspects de l'école de Chicago : l'observation participante, par exemple, ou l'*action-research*¹⁰⁹.

On aurait pu s'attendre à ce que la sociologie du présent connaisse une notoriété ultérieure, semblable à celle qu'ont rencontrée, en France, l'ethnométhodologie et l'école de Chicago. Mais le courant de la sociologie du présent s'est figé à peine constitué. Pourtant, des idées proches, comme celle d'une « anthropologie des mondes contemporains » de Marc Augé¹¹⁰ ou celle d'une « ethnologie du présent » de Gérard Althabe¹¹¹, ont connu une vraie reconnaissance académique. Pourquoi pas la « sociologie du présent » ? Sans doute faut-il voir là l'effet de l'histoire spécifique de ces deux disciplines : chez les ethnologues et les anthropologues, le succès de ces orientations paraît lié à la nécessité de donner quelques assises théorico-méthodologiques à ceux qui quittaient l'exotisme colonial pour le terrain métropolitain.

Cet aspect paraît cependant secondaire. La sociologie du présent ne s'est pas constituée en école de pensée par absence de stratégie. Comme on l'a vu, au moment où Edgar Morin formulait le mieux ses idées, il quittait le travail proprement sociologique ; ainsi laissait-il démunis ceux qui l'avaient suivi jusqu'alors, ceux-ci n'ayant pas, à l'époque, le statut universitaire *ad hoc* pour la promouvoir dans les institutions.

Sociologie du présent : se constituer en courant scientifique ?

La dispersion du Groupe de diagnostic sociologique illustre les difficultés que rencontre toute nouvelle mouvance scientifique. Sans doute a-t-on noté que les retards dans le renouvellement de certains contrats avaient occasionné l'éloignement des chercheurs contractuels. Mais d'autres groupes ont survécu à des situations semblables ; mieux : ils s'y sont affirmés, tels les chercheurs du Centre de sociologie urbaine (CSU) ou ceux du Centre d'études de recherche et de formation institutionnelles (CERFI)¹¹² fondé par Félix Guattari¹¹³. Leur particularité : être un collectif à forte identité et à visée stratégique. CSU et CERFI étaient soudés par un esprit assez militant, une pensée commune, une solidarité institutionnelle. Ils étaient menés par des personnalités marquantes. L'un et l'autre déployaient, chacun à sa façon, des stratégies à visée institutionnelle, qu'elles soient associatives, syndicales et/ou universitaires. Ce qu'un Groupe de diagnostic, ramené à sa plus simple expression, n'a pu instaurer : plus de collectif, plus de leader, plus de stratégie.

Or, si les nouveautés scientifiques partent toujours de tendances minoritaires et dissidentes, l'institutionnalisation d'un courant scientifique a besoin de plusieurs ingrédients. Au plan stratégique, l'enseignement et donc des postes à l'université sont certainement une des façons les plus courantes de diffuser de nouvelles méthodes ou notions. La montée en puissance de certains courants le démontre amplement, comme le rappelle Georges Lapassade pour l'ethnométhodologie¹¹⁴. Si elle trouve son origine dans un petit séminaire informel organisé en 1955 par Harold Garfinkel et Aaron Cicourel, ceux-ci n'auront de cesse de s'ancrer dans l'institution universitaire. Ainsi, en 1964, un réseau de communications et de travail se met en place autour d'eux. Ce qui leur permet, en tant que professeurs, d'attirer des doctorants, qui, à leur tour, trouvent des emplois dans les universités où enseignent leurs mentors, Berkeley et Los Angeles. L'ethnométhodologie gagne petit à petit d'autres universités américaines et même étrangères, malgré l'hostilité de l'institution sociologique. Après 1970, la production de thèses, de recueils de morceaux choisis, de manuels et d'ouvrages de diffusion élargie installe le courant dans la sociologie universitaire. Pour, par la suite, venir en Angleterre, dans d'autres pays d'Europe et dans le monde. Réunions, séminaires, colloques (même internationaux) ponctuent le devenir de ce courant désormais bien établi.

Une aventure semblable aurait pu être imaginée pour la sociologie du présent. Mais Edgar Morin, pris par *La Méthode*, n'a pas formé de jeunes chercheurs aux problématiques imaginées à Plozévet et à Orléans. Même si, invité en 1967 à l'Université de Montréal par Jacques Dofny (alors

directeur du Département de sociologie), il a donné un cours de méthodologie, avec enquête de terrain et, à la clé, un mémoire à rendre sur un événement-phénomène : l'Exposition universelle de Montréal en 1967. C'est la seule fois, à ma connaissance, que, en dehors de Plozévet et d'Orléans, l'explicitation théorique de la « méthode *in vivo* » et sa mise en pratique purent se conjuguer.

Des relances avortées.

Initié à Plozévet, ayant arpenté le terrain fosséen pendant cinq ans, ayant expérimenté une approche combinant observation participante, recherche documentaire approfondie, attention pluridisciplinaire et mise en perspective historique, je me suis par la suite concentré sur des questions nécessitant une longue enquête de terrain et une approche multidimensionnelle. Or l'alliance de ces deux exigences ne s'est guère révélée compatible avec la définition d'appels d'offres de plus en plus ciblés et de comités d'évaluation de plus en plus spécialisés. Et la sociologie, qui en quarante ans s'est fragmentée en une multitude de sous-domaines ne communiquant guère les uns avec les autres, semble de moins en moins apte à valider des recherches polythématiques. La rationalisation des grandes thématiques de recherche et leur formulation, la codification des appels d'offres et la normalisation des réponses qu'elle induit, la standardisation des diverses procédures d'évaluation, l'hypermécialisation et le conformisme méthodologique qui, parfois, se renforcent, ces différentes évolutions semblent condamner à la marginalité des études incarnées sur le terrain d'un présent mouvant, par conséquent imprévisible¹¹⁵. Comment apprécier des projets portant sur des questions si émergentes qu'ils ne peuvent être formulés avec la précision requise ?

Mais n'était-ce pas déjà un peu le cas auparavant ? Sans doute. Les moments successifs de la sociologie du présent relèvent tous d'une opportunité. Plozévet : un fond de tiroir de la DGRST ; Orléans : un petit crédit du Fonds social juif unifié ; *Le Retour des astrologues* et *La Femme majeure* : le bon vouloir de Charles Guetta du *Nouvel Observateur* ; Fos-sur-Mer : le soutien amical de Lucien Brams de la Mission de la recherche urbaine. Je pourrais ajouter que la dernière du genre, celle qui m'a fait suivre l'épidémie de sida à Marseille¹¹⁶, doit beaucoup à une suite de hasards favorables dont, en premier, l'intérêt d'un éditeur en la personne d'Edwy Plenel. Ils ont pu jouer en ma faveur avant que ne soient fermement établies les procédures de l'agence présidant au choix des recherches. Aucune des autres tentatives¹¹⁷ n'a retenu l'attention des dispositifs de financement contractuel.

AU-DELÀ DE LA SOCIOLOGIE DU PRÉSENT

L'absence d'unité thématique de ce type de sociologie explique assez facilement ce manque de faveurs. À première vue, rien de commun entre l'analyse d'événements « à chaud », des études sur des phénomènes nouveaux et des observations de longue durée sur des terrains très différents. L'étude sur Plozévet n'entre pas dans la sociologie rurale, bien que *Commune en France*¹¹⁸ interroge les transformations multiples d'une société rurale. Le travail sur Fos-sur-Mer n'est pas classé en sociologie industrielle ou urbaine, bien que questionnant les crises suscitées par l'implantation de grandes usines et de villes nouvelles, et sondant une préoccupation qui n'avait pas encore légitimé la spécialisation disciplinaire : l'environnement. Quant à ausculter l'évolution de l'épidémie de sida dans une cité, ce n'est ni de la sociologie urbaine ni de la sociologie de la santé, quoique tous ces aspects, et d'autres comme le thème de la mort, y soient questionnés.

Ces recherches polythématiques, difficilement classables, échappent aux « champs » disciplinaires académiquement définis et qui se sont institués dans la seconde moitié du XX^e siècle. La sociologie du présent, refusant la spécialisation et assumant un nomadisme thématique et géographique, s'est donc exclue des sociologies consacrées, comme des réseaux professionnels qui se sont constitués à la même période, tant au niveau national qu'international. Pour preuve, cette note dans le manuel de Jean-Pierre Durand et de Robert Weil sur l'histoire de la sociologie contemporaine : « Le lecteur averti pourra s'étonner de ne pas voir traités ici à part entière les travaux d'Edgar Morin. [...] Nous avons fait ce choix pour deux raisons complémentaires : ses premiers travaux empiriques sur les stars, sur les mutations du petit village de Plodémet, sur la rumeur d'Orléans, etc., ne constituent pas un courant sociologique¹¹⁹ ; à partir de 1973, E. Morin apparaît plutôt comme un épistémologue tentant d'articuler science anthropo-sociale et science de la nature à partir du concept d'*organisation*¹²⁰... »

Aussi, reprenant la question posée au début de cet article, il n'y a pas de doute : pour la majorité des sociologues, seul un « jeune » Morin relèverait de leur discipline, la seconde période lui échappant totalement. En conséquence, la bifurcation biographique, liée à son passage au Salk Institute (1969-1970), puis l'innovation bibliographique qu'est la parution, en 1973, du *Paradigme perdu*¹²¹ instaureraient une rupture épistémologique. Analyser l'itinéraire morinien en termes de rupture de type

bachelardien est-il pertinent ? L'originalité de son parcours détonne-t-elle au point de le dissocier de celui d'autres sociologues de sa génération ?

Comme beaucoup, Edgar Morin a fait ses premières armes au Centre d'études sociologiques (entrée au CNRS en 1950), véritable pépinière d'où émergeront quelques grands noms de la sociologie française. En ces années, le milieu des sociologues, essentiellement parisien, est très restreint. La majorité d'entre eux n'a pas reçu de formation initiale en sociologie – et pour cause, la licence de sociologie n'ayant été créée qu'en 1957. Les chercheurs forgent donc leur discipline (thèmes, méthodes, théories), lui conférant une autonomie par rapport à des disciplines voisines, elles-mêmes en voie d'institutionnalisation, notamment l'ethnologie, mais surtout la psychologie. Même si certains prônent et pratiquent l'interdisciplinarité, Chombart de Lauwe en particulier. L'époque est à l'élaboration de différents « champs » sociologiques qui se dégagent d'une sociologie générale telle que professée par Georges Gurwitsch. Ils consacrent des thèmes comme le travail et la société technique et industrielle (Georges Friedmann, Pierre Naville, Alain Touraine), la religion (Gabriel Le Bras, Henri Desroche), la ville (Paul-Henry Chombart de Lauwe, Henri Lefebvre), la ruralité (Henri Mendras, Placide Rambaud), la guerre (Gaston Bouthoul) ; et, plus tard, les loisirs (Joffre Dumazedier), les organisations (Michel Crozier), les mouvements sociaux (Alain Touraine), la culture (Pierre Bourdieu), etc. Ce qui va de pair avec l'édification ou la gestation de théories, par relecture des auteurs français, importation de conceptions étrangères, américaines notamment (Merton, Lazarsfeld, Parsons), mais aussi production d'approches marxistes. C'est aussi un moment de confrontation avec l'empiricité, une sociologie qui se veut scientifique devant se fonder sur le réel et développer des méthodes de recueil de données : l'enquête, surtout l'enquête par questionnaires sous l'influence de Jean Stoetzel.

Dans ce contexte, Edgar Morin fait preuve d'originalité thématique et méthodologique, ses intérêts allant au-delà des spécialisations. Ce dont il témoigne dès *L'Homme et la Mort*¹²². Cette étude n'est pas, à proprement parler, une enquête sociologique. Elle n'interroge pas les attitudes face à la mort de différentes populations, selon des variables d'âge, de sexe, de catégories socioprofessionnelles. Cette réflexion sur la condition mortelle de l'homme manifeste la volonté d'être pensée de façon globale. À la recherche d'une « vision anthroposociologique générale¹²³ », Edgar Morin relie des connaissances éparses s'appuyant sur des travaux en biologie, en préhistoire, en anthropologie, en histoire, en psychologie des profondeurs. Et il ne néglige ni la poésie, ni la littérature, ni l'art. Dès ce moment, il se rend compte qu'il faut « rompre avec une conception réduisant l'homme à une ou deux de ses dimensions¹²⁴ ». Il découvre l'importance

d'un imaginaire capable de créer mythes, croyances, idéaux. Ces derniers, loin d'être de simples idées désincarnées, peuvent prendre possession de l'homme lui-même, celui-ci pouvant donner la mort pour une cause ou accepter de mourir pour elle. Il retrouve l'imaginaire dans ses études sur le cinéma¹²⁵. Elles non plus ne relèvent pas d'une sociologie classique où seraient abordées des consommations culturelles. Interrogeant le phénomène « cinéma » pour lui-même, il retrouve la prégnance d'un imaginaire capable de donner vie à de simples images animées. Il repère des mythes modernes à l'action s'intégrant à l'esprit de la civilisation moderne et s'incarnant dans les demi-dieux que sont les stars (voir *supra*, p. 15). S'il n'a pas encore élaboré sa notion d'*Homo demens*, ni celle d'*Homo ludens* – thème déjà abordé par l'historien Johan Huizinga¹²⁶ –, la préoccupation pour cette part irrationnelle de l'humain ne le quittera plus. Elle est questionnée à Plozévet, où elle stimule les nouvelles aspirations des femmes et des jeunes. Ainsi qu'à Orléans, où la rumeur apparaît comme une incarnation particulièrement symptomatique de la capacité rationalisatrice de l'esprit humain. La réflexion sur cette thématique ira en s'approfondissant et en se consolidant dans les écrits ultérieurs. Jusqu'à la formulation d'une conception élaborée dans le quatrième tome de *La Méthode*¹²⁷.

Nous assistons donc à une maturation conceptuelle. Celle-ci se vérifierait aisément en prenant d'autres points, par exemple l'un des thèmes de prédilection d'Edgar Morin, son idée d'« âge de fer de l'ère planétaire ». Car ses interrogations sur le devenir de la planète et sur la (les) crise(s) de la civilisation moderne sont déjà présentes dans *Arguments* : c'était d'ailleurs l'une des raisons de la création de la revue. On les retrouve dans *L'Esprit du temps*, surtout dans son tome 2, *Nécroses* (1975), où, dans sa conclusion, il reprend un paragraphe d'*Autocritique*¹²⁸. Ce qui inscrit la continuité de son obsession : « D'incroyables régressions accompagnent la gestation de la planète Terre. Tous les problèmes humains piétinent sur place [...]. L'humanité ne s'arrache pas à sa préhistoire, mais nous entrons dans une nouvelle histoire : l'ère planétaire et même bientôt l'ère cosmique [...]. Ce n'est pas la préhistoire que nous achevons. Nous sommes dans l'âge de fer de l'ère planétaire » (p. 228-229).

Si, après Plozévet et Orléans, Edgar Morin se lance dans la réflexion épistémologique et s'il quitte les enquêtes empiriques (celles-ci apparaissent comme une parenthèse de quelques années), ce n'est pas pour abandonner le Temps et le Monde. La suite de son parcours est jalonnée d'ouvrages qui illustrent ses intérêts pour les problèmes contemporains. Les uns sont ancrés dans des événements (Mai 68) ou dans des thèmes d'actualité (le socialisme à l'heure mitterrandienne¹²⁹, la guerre en ex-Yougoslavie¹³⁰). D'autres proposent des réflexions pour mieux cerner et

appréhender le présent et l'avenir : par exemple, *Pour sortir du XX^e siècle*¹³¹. Enfin, certains embrassent des questions beaucoup plus larges. Ainsi, en 1983, dans *De la nature de l'URSS*¹³², Edgar Morin reprend une interrogation formulée dès 1957 sur le communisme d'appareil, et qui n'a cessé de le hanter : comment comprendre l'histoire de ce communisme soviétique sans le réduire à une seule de ses composantes ? « L'élucluidation de la nature de l'URSS est un problème historique, sociologique, économique, psychologique, mythologique, anthropologique¹³³. » En 1987, son projet de *Penser l'Europe*¹³⁴ entend dépasser la difficulté de penser ensemble les éléments contraires qui font de l'Europe une *unitas multiplex*¹³⁵. En 1993, *Terre-Patrie*¹³⁶, vaste méditation sur le destin planétaire, cherche à éclairer le devenir de l'humanité sur la Terre, avenir qui n'est pas menacé seulement par les problèmes écologiques et les risques que le réchauffement climatique fait courir. En 2006, *Le Monde moderne et la Question juive*¹³⁷ conçoit cette question dans son enracinement historique et, surtout, en ne l'identifiant pas à la seule composante politique contemporaine du conflit israélo-palestinien.

Ces diverses contributions ne semblent guère avoir retenu l'attention de la communauté des sociologues. Sans doute s'agit-il là d'essais, ce qu'assume parfaitement l'auteur, qui entend s'adresser à un public autre que celui, spécialisé, de ses pairs. Sans doute, le côté quelque peu erratique des thèmes n'est pas pour satisfaire ceux pour qui l'enracinement monothématique serait gage de sérieux. Sans doute, la spécialisation disciplinaire contemporaine mine le goût pour les synthèses problématisées. Sans doute, et peut-être surtout, elle rend peu apte à suivre une pensée qui s'est elle-même complexifiée au fur et à mesure que l'auteur développait sa propre théorie de la complexité.

Car, s'il fallait faire l'exégèse de ces ouvrages, on noterait que, en continuité avec des questions que l'auteur se posait dans les années 50, ils sont l'accomplissement d'intuitions ou d'idées-forces conçues dans sa jeunesse. On constaterait que, présente très tôt, l'idée de la polydimensionnalité de l'homme et de la société n'a cessé de s'enrichir. Comme d'ailleurs celle de la nécessité de penser ensemble des éléments contraires, ce qui s'épanouira avec le principe de dialogique. On réaliserait l'importance qu'ont eue les excursions de l'auteur dans des disciplines voisines ou très éloignées. Par exemple, on repérerait que ses passages en anthropologie lui ont permis de donner plus de profondeur à ses questionnements ; de même en ce qui concerne la cybernétique ou la théorie des systèmes. On pourrait avancer que chaque ouvrage est pensé avec les outils conceptuels du moment, avec ceux qu'il se forgeait en parallèle en écrivant *La Méthode*¹³³. Ainsi verrait-on à l'œuvre une pensée vivante, en permanents enrichissements et en constante évolution, où questionne-

ments sur le monde des idées et sur les problèmes contemporains sont en continuel dialogue. Et en perpétuelle métamorphose, pour reprendre la métaphore qu'Edgar Morin se plaît à rappeler : le destin de la chrysalide qui, grâce à ses quelques principes organisateurs, se transforme en papillon prêt à l'envol.

L'entreprise a pu dérouter les tenants d'une discipline sociologique qui n'ont retenu que les ouvrages sur le cinéma, sur Plozévet et sur la rumeur d'Orléans. Même si d'autres penseurs en sociologie, auxquels leur tradition se réfère, ont, eux aussi, quitté l'empiricité pour les idées. Mais, restant attachés au champ social, ils ont pu faire école et marquer de leur empreinte une discipline qui entend se démarquer de ses voisines. Edgar Morin n'a jamais cherché à borner son champ. Ce que d'aucuns ont pu lui reprocher. Ils auront oublié que le propre de tout penseur est de se situer hors, en deçà et au-delà des cadres conceptuels et institutionnels du moment.

Bernard PAILLARD
paillard2@wanadoo.fr
CETSAH

NOTES

1. Edgar Morin, « Sociologie du présent », in *Sociologie*, Paris, Fayard, 1984, p. 157-337.
2. Edgar Morin, *La Méthode*, Paris, Seuil, 6 vol., 1977-2004.
3. Edgar Morin, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil, 1973 ; coll. « Points », 1979.
4. Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.
5. Louis Althusser, « Sur le jeune Marx (questions de théorie) », *La Pensée*, mars-avril 1960 ; repris dans *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965, p. 47-83.
6. Sous la direction du sociologue Georges Friedmann, le CECMAS, à la suite des études anglo-saxonnes sur les mass media, étudiait l'explosion que connaissaient les communications de masse en France. Rapidement, deux orientations se singularisèrent. La première, autour de Roland Barthes, s'inscrivit dans le mouvement de la sémiologie structurale ; on y trouve les noms de Christian Metz, Claude Bremond, Julia Kristeva, Violette Morin. La seconde, représentée essentiellement par Edgar Morin, se situait dans les préoccupations dégagées par cet auteur dans son *Esprit du temps* (*op. cit.*).
7. Après séparation en 1975 de l'EPHE, sa 6^e section devint l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).
8. Edgar Morin, *L'An zéro de l'Allemagne*, Paris, La Cité universelle, 1946.
9. Alors attaché à l'état-major de l'armée française en Allemagne, puis chef de bureau à la Direction de l'information au Gouvernement militaire français en Allemagne.
10. *Arguments*, t. 1, 1956-1960, t. 2, 1960-1962, éditions intégrales publiées avec le concours du ministère de la Culture, Toulouse, Privat, coll. « Réflexion faite », 1983 ; présentations d'Olivier Corpet et de Mariateresa Padova ; préfaces d'Edgar Morin, de Kosta Axelos et de Jean Divignaud.

11. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort* (Paris, Corrêa, 1951), Paris, Seuil, coll. « Points », 1977.

12. *Arguments*, t. 1, *op. cit.*, p. XXX.

13. *Ibid.*, p. XXXI ; souligné par moi.

14. Edgar Morin, *L'Esprit du temps*, *op. cit.*

15. Edgar Morin, *Le Cinéma ou l'Homme imaginaire*, Paris, Minuit, 1956 ; *Les Stars*, Paris, Seuil, 1957.

16. Edgar Morin (avec la collaboration d'Irène Nahoum), *L'Esprit du temps 2. Nécroses*, Paris, Grasset, 1975. Une première partie, « Sociologie du présent et sociologie de la culture », reprend des articles publiés antérieurement dans *Communications*.

17. Violette Morin, « Une analyse de presse : le voyage de Khrouchtchev » et « Gagarine sur la rose des vents de la presse parisienne », Beno Strenberg-Sarel, « La presse parisienne et le premier vol dans le cosmos », *Communications*, n° 1, 1961. Violette Morin, « Des rites et des hommes : mort d'Édith Piaf et de Jean Cocteau », Edgar Morin, « Une télétragédie planétaire : l'assassinat du président Kennedy », *Communications*, n° 3, 1964.

18. Dès 1953, le couronnement de la reine d'Angleterre, Élisabeth II, retransmis en eurovision, avait provoqué l'achat en masse de postes de télévision. 12 avril 1961 : retransmission en direct de l'espace du premier vol habité (Vostok 1) par Youri Gagarine ; 22-23 avril 1961 : couverture en direct par Europe n° 1 du « putsch des généraux » en Algérie.

19. 17 juillet 1962 : première émission de télévision en mondiovision grâce au satellite américain Telstar.

20. 1958 : premières allocutions télévisées du général de Gaulle. Augmentation progressive du parc télévisuel en France : 23 % des ménages en 1962, plus de 45 % en 1965.

21. Cf. « L'événement », *Communications*, n° 18, *L'Événement*, 1972.

22. Bernard Paillard, « La mort de Che Guevara », « La marée noire du *Torrey Canyon* », « L'assassinat du petit Emmanuel Maillart », *Documents de travail*, CECMAS, 1967.

23. Les études des événements médiatiques se sont poursuivies au sein du CECMAS : voir Jules Gritti, *L'Événement. Techniques d'analyse de l'actualité*, Paris, Fleurus, 1969 ; Eliseo Veron, *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Miles Island*, Paris, Minuit, 1981. Mais elles se développèrent, surtout dans les pays anglo-saxons, autour de la notion de *media events* : voir Daniel Dayan, *Media Events*, Cambridge, Harvard University Press, 1992. Pour mémoire, Daniel Dayan, directeur de recherche au CNRS, a fait ses premières armes au CECMAS en 1967-1968.

24. Edgar Morin, « Salut les copains ! Une nouvelle classe d'âge » ; « Salut les copains ! Le yé-yé », *Le Monde*, 6, 7 et 8 juillet 1963.

25. Les enquêtes de Plozévet, dites de Pont-Croix, dirigées par Robert Gessain, directeur du musée de l'Homme, financées par la Délégation à la recherche scientifique et technique (DGRST), ont mobilisé près d'une centaine de chercheurs sur plus de cinq années, de 1959 à 1965. Cette RCP (recherche coopérative sur programme), conçue avec l'ardente obligation de l'interdisciplinarité, entendait ausculter une microsociété de la façon la plus exhaustive possible, des particularités bio-anthropologiques de ses habitants à l'intégration de cette communauté dans le vaste mouvement modernisateur emportant les campagnes françaises, et particulièrement bretonnes, en ces années décisives des « trente glorieuses ». Voir André Burguière, « Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité », *Cahiers du CRH*, n° 36, *Pour une histoire de la recherche collective en sciences sociales. Réflexions autour du cinquantenaire du Centre de recherches historiques*, CRH, octobre 2005, p. 231-263 ; « Une enquête collective des années soixante », *Advanced Social Research, Kwansai Gakuin University 21st Century COE Program N° 4*, Kwansai Gakuin University Press, Japon, 2006, p. 314-355.

26. Olivier Burgelin, « Les fonctions anthropologiques de l'image », *Document dactylographié*, CECMAS, 1966, 71 p. ; Jean-Paul Boons et Jean-Jacques Brochier, « Analyse terminologique du langage des sciences sociales », *Document dactylographié*, CECMAS, 1966, 134 p. plus annexes.

27. Edgar Morin, *Commune en France. La métamorphose de Plodémet*, Paris, Fayard, 1967 ; nouvelle édition, coll. « Biblio Poche », 1984.

28. « D'abord, j'ai toujours eu une grande méfiance pour les questionnaires. Ou plutôt, j'avais une très grande connaissance des limites des enquêtes par questionnaires, surtout lorsqu'il s'agissait d'aller un peu au fond des choses. On peut faire une enquête par questionnaires si l'on veut

savoir quels sont les goûts pour une machine à laver ou pour faire des sondages préélectoraux. Encore qu'il faut tenir compte du fait que les enquêtés disent ce qu'ils veulent bien dire. Ce ne pouvait être par ce biais que je pouvais envisager de travailler. En second lieu, je savais que Plozévet était un terrain très singulier. Il l'était, pas simplement globalement, mais aussi singulier localement » (Edgar Morin, « Mon enquête à Plozévet. Entretien avec Bernard Paillard [septembre 2005] », *Advanced Social Research...*, *op. cit.*, p. 232-254).

29. Sa femme d'alors, feuë Johanne Harrelle, n'est pas étrangère à cet intérêt : « En plus, à l'époque je vivais avec une femme qui pouvait paraître très exotique pour les Plozévétiens puisqu'elle était de couleur noire. Mais en même temps elle avait beaucoup de sympathie, beaucoup de chaleur humaine, beaucoup de qualités de communication. Et ces deux éléments ont favorisé, pour moi, la connaissance de ce terrain. Ce qui m'a permis de me lier avec les gens, d'avoir des relations d'amitié avec certains couples » (*ibid.*).

30. Malgré la modestie de ce budget, certainement l'un des plus faibles de la recherche pluridisciplinaire, Edgar Morin a écrit un livre, devenu un classique de la littérature sociologique.

31. Edgar Morin, *Journal de Plozévet, Bretagne, 1965* (ouvrage préparé et commenté par Bernard Paillard), La Tour d'Aigues, L'Aube, 2001, p. 42-48.

32. Car, fait rare en France à l'époque, à Rennes le certificat de psychologie sociale était animé par des membres de l'Association de recherche et d'intervention psychosociologiques (ARIP), dont Max Pagès et André Lévy. Fondée en 1959 par, entre autres, Max Pagès, Eugène Enriquez, Guy Palmade et Jean Dubost, l'ARIP a introduit en France la psychologie américaine et l'intervention sociale. Alliant réflexions théoriques et pratiques psychocliniques, l'association a été le creuset d'où se sont dégagées plusieurs démarches, dont l'analyse institutionnelle et la psychologie clinique.

33. Voir Edgar Morin, *Journal de Plozévet*, *op. cit.*, p. 177 et 397.

34. En France, cette dénomination interviendra plus tard.

35. Edgar Morin, « De la méthode : une démarche multidimensionnelle », in *Commune en France*, *op. cit.*, p. 269-287.

36. « Le tala, comme tu m'appelais et que j'étais alors, pratiquait depuis plusieurs années une façon d'être proche de ce que tu prêchais. À l'époque, je faisais partie d'un mouvement de jeunesse, la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne), qui nous apprenait à "voir" et à "juger" avant d'"agir", afin de rendre ce monde plus fraternel et solidaire. En quelque sorte, sociologue en culottes courtes. Car depuis la classe de quatrième, j'observais et je notais tous les jours ce qui se passait dans ma classe [...]. Bref, tout ce qui faisait la vie de cette micro-société scolaire » (Bernard Paillard, « Souvenirs de Plozévet », in *L'Humaniste planétaire. Edgar Morin en ses 80 ans. Hommage international*, sous la direction de Gustavo Lopez Ospina et Nelson Vallejo-Gomez, UNESCO, s.d.).

37. Voir Edgar Morin, *Journal de Plozévet*, *op. cit.*, p. 357-358.

38. La surprise fut de courte durée. Dès l'automne 1968, plus de deux cents ouvrages tentèrent d'expliquer ces événements. Beaucoup de leurs auteurs jugèrent, après coup, que leurs théories donnaient la clé de ce qui avait décontenancé tout le monde sur le moment.

39. Enquête informelle, avec rassemblement de matériaux factuels très divers, observations directes, informations médiatiques, témoignages d'enquêteurs-participants (dont moi) et/ou de militants-réfléchissants (dont Nicole Lapierre).

40. Edgar Morin (en collaboration avec Claude Lefort et Cornelius Castoriadis), *Mai 68. La brèche*, Paris, Fayard, 1968.

41. Edgar Morin, « Pour une sociologie de la crise », *Communications*, n° 12, *Mai 1968. La prise de la parole*, 1968.

42. *Ibid.*, p. 4.

43. *Ibid.*, p. 5.

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*, p. 6.

46. *Ibid.*

47. Bernard Paillard, « Les systèmes explicatifs de Mai 68 », *Documents de travail*, CECMAS, 1969.

48. Edgar Morin (en collaboration avec Bernard Paillard, Évelyne Burguière, Suzanne de Luzigan, Julia Vérone), *La Rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil, 1969 ; nouvelle édition complétée par une contribution de Claude Fischler, « La rumeur d'Amiens », 1973.

49. Edgar Morin, « Journal d'enquête », in *La Rumeur d'Orléans*, *op. cit.*, p. 119-120.

50. *La Rumeur d'Orléans*, *op. cit.*

51. *Ibid.*, p. 229.

52. *Ibid.*, p. 231.

53. « J'avais déjà une très grande curiosité pour les autres sciences, ce dont témoignent différents numéros d'*Arguments*. Et, de 1969 à 1976, j'ai appartenu à un groupe polydisciplinaire animé par le docteur Robin, "le Groupe des Dix". Là, je me suis initié à de nouvelles disciplines, la cybernétique, la théorie des systèmes. Travail qui m'a passionné » (Edgar Morin, « Mon enquête à Plozévet », art. cité ; voir aussi Edgar Morin, *Mes démons*, Paris, Stock, coll. « Au vif », 1994, p. 46).

54. Brigitte Chamak, *Le Groupe des Dix ou les Avatars des rapports entre sciences et politique*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Transdisciplinarité », 1997.

55. Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité*, Paris, Seuil, 1970.

56. François Jacob, *La Logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970.

57. Edgar Morin, *Journal de Californie*, Paris, Seuil, 1970.

58. Edgar Morin et Massimo Piattelli-Palmarini, *L'Unité de l'homme*, t. 1, *Le Primate et l'Homme*, t. 2, *Le Cerveau humain*, t. 3, *Pour une anthropologie fondamentale*, Paris, Seuil, 1974, et coll. « Points », 1978.

59. *Communications*, n° 18, *L'Événement*, 1972 ; n° 25, *La Notion de crise*, 1976. Il est à noter que le numéro sur l'événement est pensé d'une façon transdisciplinaire. Edgar Morin y fait peu appel aux sociologues. Par contre, il convoque des chercheurs en histoire, en économie, en psychanalyse, mais aussi, fait notable, en physique, en biologie et en théorie des systèmes.

60. Pour les ouvrages : Edgar Morin, *Pour entrer dans le XXI^e siècle*, réédition, augmentée d'une préface, de *Pour sortir du XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2004 ; *De la nature de l'URSS*, Paris, Fayard, 1983 ; *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 1987 ; *Un nouveau commencement* (en collaboration avec Gianluca Bocchi et Mauro Ceruti), Paris, Seuil, 1991 ; *Terre-Patrie* (en collaboration avec Anne Brigitte Kerne), Paris, Seuil, 1993 ; *Les Fratricides (Yougoslavie-Bosnie, 1991-1995)*, Paris, Arléa, 1996.

61. Edgar Morin, François Furet et Bernard Paillard, « Groupe de diagnostic socio-historique », *Document dactylographié*, CECMAS-CRH, 1970, 11 p.

62. Une tentative fut faite également auprès de l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles.

63. Nicole Lapierre.

64. Auxquels s'adjoindront, pour le temps d'une enquête, Léna Pétroussian, Julia Vérone et Marie-Pia Vallet de Buzon.

65. Philippe Defrance, Claude Fischler, Edgar Morin et Léna Pétroussian, *Le Retour des astrologues*, Paris, Club de l'Obs, 1971 ; nouvelle édition : *La Croyance astrologique moderne*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1982.

66. Nicole Benoit, Edgar Morin et Bernard Paillard, *La Femme majeure. Nouvelle féminité, nouveau féminisme*, Paris, Club de l'Obs-Seuil, 1973.

67. Nicole Benoit, Philippe Defrance, Claude Fischler et Bernard Paillard, *Deux Études de sociologie événementielle. Aspiration et comportements nouveaux se révélant à l'occasion d'événements soudains*, rapport d'étude, CECMAS-CORDES, 1973.

68. Edgar Morin, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, *op. cit.*

69. Ces années, en même temps que croît la demande d'expertise, correspondent à l'arrivée sur le marché de la recherche des enfants du baby-boom, que les établissements publics ne peuvent absorber. La recherche urbaine permet à beaucoup d'entre eux de vivre, certains au sein d'équipes de chercheurs contractuels se constituant comme telles, dont, entre autres, le Centre d'étude, de recherche et de formation institutionnelles (CERFI). Cette politique de financement sur contrat engendre un nombre important de chercheurs « hors statut », dont la majorité sera intégrée dans les établissements publics de recherche au cours des années 70 (fin de la politique contractuelle de la recherche urbaine : janvier 1975).

70. Edgar Morin et Bernard Paillard, *Tendances nouvelles et Contre-tendances en milieu urbain*, Groupe de diagnostic sociologique, CECMAS, 1971, 34 p.

71. À l'équipe de terrain, Edgar Morin adjoint une section « biblio-théorique », chargée d'étudier les notions-clés de la sociologie du présent (avec Irène Chapellaubeau et André Béjin).

72. Idée déjà développée par des chercheurs de l'école de Chicago.

73. En 1971, alors que le chantier est à son apogée, le gouvernement est alerté sur les difficultés inhérentes au projet fosséen : les retards s'accroissent, les conflits brouillent les perspectives. Mieux, un rapport précise que Fos ne remplira pas ses promesses. Toute enquête se donnant pour objectif d'étudier ces crises semble bien malvenue.

74. Edgar Morin, préface à Bernard Paillard (avec la collaboration de Claude Fischler), *La Damnation de Fos*, Paris, Seuil, 1981, p. 9.

75. Collaborateur technique, je n'ai pas le statut de chercheur.

76. Bernard Paillard, *L'Aménagement de la région de Fos-sur-Mer*, t. 1, *Genèses* (360 p.), t. 2, *Perturbations et Crises* (186 p.), thèse de 3^e cycle, 1977.

77. Bernard Paillard, *Tendances et Contre-tendances en milieu urbain. Le cas du complexe industrialo-portuaire de Fos-sur-Mer*, t. 1, *La Création* (360 p.), Action concertée-Urbanisation, février 1977 ; Bernard Paillard et Claude Fischler, *Tendances et Contre-tendances en milieu urbain. Le cas du complexe industrialo-portuaire de Fos-sur-Mer*, t. 2, *Perturbations et Crises* (331 p.), Action concertée-Urbanisation, décembre 1977.

78. *La Damnation de Fos*, *op. cit.*

79. Edgar Morin, « Le retour de l'événement », *Communications*, n° 18, p. 18.

80. Groupe de diagnostic sociologique (sociologie événementielle et études crisologiques), ronéoté, CECMAS, 1971, 23 p., p. 2.

81. Karl Marx, « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte », in *La Lutte des classes en France (1948-1850). Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Éditions sociales, 1948. Daniel Bensaïd rappelle que « De Shakespeare à Marx, la taupe est la métaphore de ce qui chemine obstinément, des résistances souterraines et des irruptions soudaines. Creusant avec patience ses galeries dans l'épaisseur obscure de l'histoire, elle surgit parfois au grand jour, dans l'éclat solaire de l'événement » (*Résistance. Essai de taupologie générale*, Paris, Fayard, 2001, 4^e de couverture).

82. Comme à son admiration pour les écrits de Karl Marx, historien (*La Lutte des classes en France*).

83. Cette image peut être énoncée dans le cadre de conversations privées ou de séminaires. Cependant, elle est reprise dans des publications ultérieures : par exemple, Edgar Morin, « Le défi de la complexité », *Chimères*, n° 5-6, 1988.

84. Edgar Morin fait aussi référence à la notion de « trauma » chez Freud.

85. Claude Shannon et Warren Weaver, *Théorie mathématique de la communication*, réédition Paris, Retz-CEPL, 1975.

86. « L'événement-information est par principe déstructurant (et la grande presse d'information donne quotidiennement lecture d'un monde déstructuré livré à la fureur et au bruit), et à ce titre l'information est ce qui perturbe les systèmes rationalisateurs qui s'efforcent de maintenir une relation d'intelligibilité entre l'esprit du récepteur et le monde » (Edgar Morin, « 1968 : Sociologie critique et sociologie critiquée », in *Sociologie, op. cit.*, p. 285).

87. Voir Ludwig von Bertalanffy, *General System Theory*, New York, George Braziller, 1969.

88. Voir Heinz von Foerster, « On Self-Organizing Systems and their Environment », in Cameron Yovits (ed.), *Self-Organizing Systems*, New York, Pergamon Press, 1960, p. 31-51.

89. Voir Edgar Morin, « Pour une sociologie de la crise », art. cité, p. 2-16 ; « Le retour de l'événement » et « L'événement-sphinx », *Communications*, n° 18, p. 6-20 et 173-192.

90. Edgar Morin, « La crise contemporaine et la "crise de la mort" », in *L'Homme et la Mort, op. cit.*, p. 279-304.

91. « La crise française », *Arguments*, n° 8, juin 1958 ; repris in *Arguments*, t. 1, *op. cit.*

92. Edgar Morin, « Pour une sociologie de la crise », art. cité, p. 2-18.

93. *Ibid.*, p. 5-6.

94. Plaquette de présentation du Groupe de diagnostic sociologique, ronéoté, CECMAS, 1971, 23 p., p. 18-21 ; « Projet de recherches sur Fos-sur-Mer », ronéoté, CECMAS, 1971, 35 p., p. 6-9.

95. Edgar Morin, « Pour une crisologie », *Communications*, n° 25, *La Notion de crise*, 1976, p. 149-163.

96. *Ibid.*, p. 158.

97. Même si, pour diverses raisons, le courant empirique prédominera par la suite.

98. L'étude des crises « à chaud » permet d'avancer des hypothèses quant à la signification de ces manifestations extérieures d'un état interne en bouillonnement. Le terme de « diagnostic sociologique » renoue avec la signification originelle du mot grec *krisis*, qui signifie « décision », « jugement ».

99. Edgar Morin, « Principes d'une sociologie du présent », in *Sociologie, op. cit.*, p. 183.

100. Ce qui, malheureusement, est rarement le cas. Le livre sur Plozévet a suscité pas mal de remous localement, sans possibilité d'échanges. Le travail sur Fos-sur-Mer a été répudié par ceux qui n'y reconnaissaient pas leurs thèses, notamment par le Port autonome de Marseille, qui accusa le livre d'avoir accentué sa crise, après le second choc pétrolier (1979).

101. Enregistrés sur bande magnétique. Ce qui était une innovation pour l'époque, et une fameuse gageure à cause du manque de crédits. Il reste trois cents heures qui, même enregistrées dans de mauvaises conditions, constituent un fonds d'archives orales très précieux.

102. Voir « Notes pour Monsieur Stourm », in Edgar Morin, *Journal de Plozévet, op. cit.*, p. 70-71 ; « Mémento de l'enquêteur », in *ibid.*, p. 373-383.

103. Cette position, on le sait, est parfaitement imaginaire. Pourtant, à Plozévet, cette ambition s'est traduite par plusieurs consignes, dont celle de ne pas résider sur place, recommandation qui ne fut pas toujours suivie, notamment par certains des premiers enquêteurs et par Edgar Morin et son équipe. L'intention allait jusqu'à proscrire l'achat des journaux sur place, cet acte pouvant indiquer la couleur politique de l'enquêteur.

104. Ce qui donnera lieu en France à la « socioanalyse institutionnelle ». Voir Georges Lapassade, *Groupe, Organisation, Institution*, Paris, Gauthier-Villars, 1966 ; René Lourau, *L'Analyse institutionnelle*, Paris, Minuit, 1970.

105. Notons que, dans les années 60, le « changement » devient un thème prépondérant pour lequel l'administration sollicite les sociologues : comment comprendre ce qui s'oppose aux politiques technocratiques ? Ce qui fut appelé les « résistances au changement ».

106. En mai 68, Plozévet connut sa petite barricade, un chahut de fin de bal ayant pris à partie le lieu où, antérieurement, les jeunes se réunissaient, mais qu'un nouveau propriétaire leur refusait. Les enquêteurs parisiens, et particulièrement Edgar Morin, furent accusés d'être la cause de cette petite révolte, car ayant instillé un esprit de révolte dans une jeunesse auparavant bien sage.

107. Pour plus d'informations, voir Bernard Paillard, « Sociologie du présent », in collectif, *Argument pour une méthode (Autour d'Edgar Morin)*, Paris, Seuil, 1990, p. 67-75 ; « Souvenirs de Plozévet », art. cité, p. 224-238 ; « Repères méthodologiques », in *Advanced Social Research...*, *op. cit.*, p. 285-298.

108. Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1967.

109. René Barbier, *La Recherche-Action*, Paris, Anthropos, coll. « Ethno-sociologie », 1996.

110. Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, coll. « Critique », 1994 ; repris chez Flammarion, coll. « Champs », 1997.

111. Gérard Althabe, « Vers une ethnologie du présent », *Les Nouveaux Enjeux de l'anthropologie. Autour de Georges Balandier, Revue de l'Institut de sociologie*, n° 3-4, 1988 ; Gérard Althabe, Daniel Fabre et Gérard Lenclud, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 1992.

112. Comme son homologue marseillais, le Centre d'études de recherche et de formation institutionnelles du Sud-Est (CERFISE).

113. Anne Querrien, « Le CERFI, l'expérimentation sociale et l'État : témoignage d'une petite main », in Philippe Bezez, Michel Chauvière, Jacques Chevalier, Nicole de Montricher et Frédéric Ocqueteau, *L'État à l'épreuve des sciences sociales. La fonction recherche dans les administrations sous la 1^{re} République*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2005, p. 72-87.

114. Voir <http://www.ai.univ-paris8.fr/corpus/lapassade/lapheno1.htm>.

115. Il est certain que la faveur rencontrée par certaines théories de la « construction de l'objet » en sociologie a pu déconsidérer ceux pour qui la « construction de l'objet » n'est pas un préalable, mais le résultat de la recherche, donc son document final, livre ou article.

Bernard Paillard

116. Bernard Paillard, *L'Épidémie. Carnets d'un sociologue*, Paris, Stock, 1994.
117. Dont celle d'une reprise de l'aventure plozévétienne avec la constitution d'une équipe recrutée parmi les Plozévétiens. De même en ce qui concerne l'enquête, tentée avec Alfredo Pena-Vega, sur les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl dans une des régions les plus contaminées de la république du Belarus (voir Bernard Paillard et Alfredo Pena-Vega, « Vivre dans l'après-Tchernobyl », *Esprit*, n° 6, 2002, p. 176-179 ; et « Réhabiliter la vie après Tchernobyl », *Natures, Sciences, Sociétés*, n° 11, 2003, p. 276-284).
118. Edgar Morin, *Commune en France. La métamorphose de Plodémet*, *op. cit.*
119. Edgar Morin a souvent été présenté comme un sociologue touche-à-tout et dilettante.
120. Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot, coll. « Essentiel », 1990, note p. 231.
121. *Op. cit.*
122. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort*, *op. cit.*
123. Edgar Morin, « Préface » (propos recueillis par Bernard Paillard), in *7 000 Ans d'histoire. Gestes funéraires de la préhistoire à nos jours en Basse-Normandie*, Condé-sur-Noireau, NEA, 2006, p. 8.
124. *Ibid.*, p. 9.
125. Edgar Morin, *Le Cinéma ou l'Homme imaginaire et Les Stars*, *op. cit.*
126. Le premier à avoir souligné l'importance du jeu est l'historien Johan Huizinga (1872-1945) : voir *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1951. Le thème sera repris par Roger Caillois, *Les Jeux et les Hommes : le masque et le vertige*, Paris, Gallimard, 1958 ; édition revue et augmentée, 1967.
127. Edgar Morin, *La Méthode*, t. 4, *Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris, Seuil, 1991.
128. Edgar Morin, *Autocritique*, Paris, Seuil, 1959, réédition 1975.
129. Edgar Morin, *Le Rose et le Noir*, Paris, Galilée, 1984.
130. Edgar Morin, *Les Fratricides (Yougoslavie-Bosnie, 1991-1995)*, *op. cit.*
131. Edgar Morin, *Pour sortir du XX^e siècle*, *op. cit.*
132. Edgar Morin, *De la nature de l'URSS*, *op. cit.*
133. *Ibid.*, p. 266.
134. Edgar Morin, *Penser l'Europe*, *op. cit.*
135. *Ibid.*, p. 27.
136. Edgar Morin et Anne Brigitte Kern, *Terre-Patrie*, *op. cit.*
137. Edgar Morin, *Le Monde moderne et la Question juive*, Paris, Seuil, 2006.
138. Nous avons déjà noté que, lors de l'épisode de sociologie du présent *stricto sensu*, il existe un même va-et-vient entre la recherche empirique et l'élaboration des concepts d'événement et de crise.